

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 10 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 35 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Dans les lignes britanniques. — Après neuf jours de bataille



UN GROUPE DE PRISONNIERS CAPTURÉS PAR LES ANGLAIS



APRÈS L'ATTAQUE
UN TOMMY ÉCOSSAIS SE REPOSE



DES FLEURS POUR LES PREMIERS BLESSÉS ARRIVÉS À LONDRES

« L'heure est critique, dit la *Gazette de Francfort*. Combattre sur tous les fronts à la fois exige une somme incalculable de réflexion. » C'est précisément par la réflexion la plus méticuleuse, par la méthode la plus sévère, que nos alliés britanniques réalisent jour par jour ces progrès qui ne laissent place à aucune surprise et qui constituent, par la façon dont ils sont conduits, des « acquis » définitifs. Ces opérations militaires sont menées avec une rigueur mathématique.

Des femmes pour les aveugles

Je savais bien que mon timide appel ne resterait pas inentendu ! De toutes parts, des lettres m'arrivent de mes bienveillants lecteurs, mais surtout de mes douces et pensive lectrices, m'approuvant, m'encourageant, me conseillant, m'offrant leur dévouement et leur tendresse pour les aveugles de la guerre.

J'en suis délicieusement émue, si émue que mes yeux se troublent en écrivant. Aussi, vais-je m'effacer aujourd'hui pour laisser parler mes chers correspondants.

Voilà, d'abord, une carte postale qui représente l'hôpital ophtalmologique de Chaumont, et porte, au verso, quelques lignes, un peu hésitantes, un peu zigzagantes, mais qui me touchent profondément ! C'est notre Fechet, d'Avignon, qui, au nom de tous ses camarades, m'exprime sa gratitude et son espoir.

Puis, c'est un billet du « bon docteur » que « Coucou » (Coucarel dans le civil) charge de me demander si j'accepte — le cas échéant — d'être la marraine de son premier né (Ah ! je crois bien !)

Et voici une lettre admirable que je vous offre intégralement, celle de la femme d'un colonel au front avec ses trois fils ; j'ai promis de ne pas la nommer :

« Madame,

« Votre article « Des femmes pour les aveugles », paru dans *Excelsior* du 4 juillet, m'a vivement intéressée. En si peu de lignes il contient de si grandes vérités ! Je suis plus qu'une autre à même d'en juger, étant depuis longtemps infirmière dans un service des yeux, ce qui n'exclut pas, hélas ! les autres blessures ! L'un de mes hommes, venant de Fleury, en a dix, en plus d'un œil perdu ! A d'autres, il reste deux doigts. Certains sont amputés d'une jambe. Je n'en finirais pas, si je vous décrivais les horribles mutilations que nous soignons.

« Mais revenons aux aveugles. Les premiers jours sont souvent atroces. J'en connais un, aveugle, qui a essayé deux fois de se tuer. Leur force d'âme, l'amour instinctif de la vie, l'exemple des camarades qui ont appris un métier, et surtout, surtout l'espoir de trouver une femme, de fonder un foyer, les soutiennent. Ils s'adonnent avec ardeur à la lecture, l'écriture, le fillet, la broderie, le cannage, l'accord de pianos, le massage. Les plus instruits apprennent les langues, la sténographie, etc. Vous ne sauriez croire comme ils deviennent vite adroits. J'ai, dans mon service, un aveugle, amputé de la main droite, qui, au bout de deux mois, écrivait si bien qu'on ne pouvait distinguer ses lettres de celles d'un voyant.

« Ceci pour encourager les âmes dévouées qui voudraient se consacrer à eux. Ils ne seraient nullement à leur charge, avec leur pension et leurs gains. Des gens haut placés, ayant des relations, les aideront à se caser, à écouler leurs produits. Cette idée du mariage est une hantise. Combien m'ont dit :

« Ma petite maman, trouvez-moi une femme, sans ça le cafard va me prendre ! »

« Comme vous le dites très bien, ce sont de beaux gars, bien sains, qui auront de beaux enfants. J'ai entre autres un jeune boulanger devenu habile brosseur, arrivé moribond à l'hôpital et qui est plein de vie maintenant. Je vous le présenterai si vous avez un moment. Vous verrez quel vaillant et brave garçon ! C'est lui qui me disait un jour, en parlant des affreuses mutilations de la face :

« — J'ai encore de la chance, moi ! je ne suis pas défiguré ! »

« Pauvre petit !... de la chance !... Vingt-quatre ans et aveugle !

« Votre appel sera certainement entendu, madame. Une jeune fille qui aurait un bon métier, un caractère sérieux, un cœur dévoué ne serait pas malheureuse.

« Parmi nos guerriers bien peu reviendront intacts. Ne vaut-il pas mieux épouser un de nos défenseurs mutilés que rester fille ou épouser un embusqué ? »

Et voici la lettre d'une jeune femme, — écrite sur un beau papier satiné et parfumé : je songe comme elle serait agréable au toucher et à l'odorat de ceux qui ne pourront lire les gênantes paroles :

« Les sages conseils que vous donnez aux femmes et filles de France m'ont été dictés par mon cœur depuis le début de la guerre, et quique point déshéritée par la nature, je suis prête à me donner pour un vaillant héros qui n'a pas eu peur de donner sa vie, ou plutôt sa vue, pour défendre ma sécurité... Si toutes les femmes pensaient comme moi, les embusqués deviendraient les véritables victimes de la guerre, car aucune Française ne consentirait à les épouser... »

Et plus loin :

« J'ai trente ans. J'ai été mariée. Je suis divorcée (à mon avantage) depuis trois ans, mais je n'ai pas voulu me remarier, les hommes étant trop volages. J'ai toujours rêvé d'avoir un mari à moi seule. Si vous croyez qu'un aveugle... » etc.

Et cette autre sur papier de grand deuil :

« J'ai le cœur brisé, et il me semble qu'il ne peut plus s'émouvoir que devant la souffrance. Je ne pourrais plus être heureuse qu'en versant du bonheur dans une âme éprouvée. Je ne suis ni jolie, ni laide, du type italien. Le physique de l'homme m'importe peu ! Que ses yeux soient fermés sur le monde, pourvu qu'ils restent ouverts à l'affection dont je saurai l'entourer. Dites, que dois-je faire pour rencontrer vos aveugles ? »

Comment faire, ma chère désespérée ? Je ne le sais pas exactement moi-même. Je suis prise au dépourvu. Je n'osais espérer pour ma proposition un aussi résolu accueil. L'*Œuvre des femmes pour les aveugles* n'est pas fondée encore, mais elle le sera, mes sensibles lectrices, s'il plaît à vos beaux yeux !

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Je ne suis qu'un simple citoyen comme vous qui me lisez, et pas plus que vous je ne m'occuperai jamais de politique : ah ! mon Dieu, non, jamais, jamais ! Et, de mon métier, je suis homme de lettres, pour vous servir, si j'en suis capable.

C'est à la fois comme citoyen et comme très humble homme de lettres que je me permets de trouver que le ton de l'ordre du jour de confiance voté au ministère par le Sénat au terme de ses délibérations en séances secrètes nous change un peu de celui qui fut rédigé par la Chambre. Je suppose que le Sénat ne l'a pas fait exprès : il ne voudrait pas jouer de ces tours-là à ses collègues du Palais-Bourbon ; il en est incapable ! Mais, tout de même, son langage est un peu plus haut.

On dirait qu'il a voulu donner l'impression qu'il n'avait pas voulu seulement dégager de la situation militaire actuelle, de l'état de préparation où nous nous trouvons en ce moment, des conclusions claires et nettement établies. Il a senti en même temps qu'il fallait que ces débats, uniquement patriotiques, ne prissent point, pour le public du dehors, la couleur des discussions politiques ordinaires. Avant tout, il s'agit du pays : il a parlé d'abord au pays, il a parlé d'abord de nos morts glorieux, de la patrie, des combattants qui depuis vingt-quatre mois mènent sans faiblir la guerre la plus dure et la plus héroïque ; il n'a pas oublié ceux qui souffrent, sous le talon de l'ennemi :

« Le Sénat salue respectueusement les morts pour la Patrie.

« Il envoie aux soldats et aux chefs des armées de terre et de mer de la République et de ses Alliés l'hommage reconnaissant de la Nation.

« Il adresse aux populations des départements envahis le message de son espérance et la promesse de son dévouement. »

Il semble qu'il s'est souvenu qu'il y a eu jadis une Assemblée romaine qui se parait du nom qui est son nom ; qu'il s'est souvenu aussi de la dignité de nos premières assemblées, à l'aurore de la République.

Et, je vous le répète, comme simple citoyen et comme homme de lettres, je trouve ça bien !

Pierre Milla.

De nombreux lecteurs nous ont demandé hier où et quand avait été prise la photographie que nous avons publiée en première page, et dont on parla beaucoup dans les milieux politiques.

Est-il besoin de dire que nous n'avons pas demandé au président du Conseil, au soir du gros succès qu'il a remporté au Sénat, de poser devant notre photographie ? Nous ne sommes pas à ce point naïfs d'avoir eu l'idée qu'il y consentirait.

Seulement, *Excelsior* — s'il ne sait pas tout — prévoit tout : escomptant le vote du Sénat, il s'était prémuni d'un excellent cliché de M. Aristide Briand. Il s'est trouvé que cet excellent cliché avait été pris du temps que M. Briand était à la place Beauvau. Et l'on a pu reconnaître, dans le cadre de ce portrait, le jardin d'hiver du ministère de l'Intérieur.

En même temps — escomptant toujours le vote du

Sénat — nous nous étions procuré d'avance un cliché représentant une peau de tigre.

Par quel étrange amalgame ces deux photographies se sont-elles combinées sur le zinc de notre première page ? C'est ce que nous nous demandons, sans y trop rien comprendre.

Bah ! n'approfondissons pas, puisque le résultat était, en somme, assez heureux.

Péronne va-t-il être bombardé par nos troupes victorieuses ?

En tout cas, les Boches auraient tort de croire que ce bombardement serait capable d'effrayer les habitants !

Il y a, sur la grande place de Péronne, une maison qui, démolie en 70 par les canons prussiens, et gaillardement reconstruite au lendemain de la guerre, porte au-dessus de l'entrée principale ces étranges sculptures : une bombe, une barre et un dé. Cette maison raconte à tout venant qu'elle fut *bom-bar-dée*, parbleu !

Eh bien ! si les bourgeois de Péronne se sont amusés à faire des rébus sous le canon allemand, leur belle humeur ne va-t-elle pas éclater davantage, lorsque tonnera le canon des Alliés ?

C'est en dessins de fleurs qu'au lendemain de la victoire les passants verront, sur les murs de Péronne, une bombe, une barre et un dé !

On vient de supprimer, dans l'armée allemande, ce que chez nos ennemis on appelait des « détachements de reconnaissances ».

Ces détachements étaient formés de « soldats intelligents » qui avaient pour mission d'aller à la rencontre de patrouilles françaises et de parlementer, cela afin de relever les numéros des régiments, l'âge des hommes, d'apprécier leur état moral et, si possible, de ramener la patrouille prisonnière.

Malheureusement, il était rare que ces détachements de « soldats intelligents » revinssent vers leurs tranchées de départ. La Kommandantur fit faire des enquêtes qui la convainquirent de ceci : les soldats des détachements de reconnaissances étaient si intelligents qu'ils préféraient se rendre aux Français.

Des formations de soldats moins intelligents ayant donné le même résultat, le Haut Kommandement supprima intelligemment ces « détachements de reconnaissances ».

Les suffragettes s'agitent, la bonne volonté les aidant. Les voici à présent qui veulent partir en guerre. Oh ! mais pas du tout comme infirmières : comme combattantes, et comme combattantes à cheval.

Elles manifestent tous les jours. Et samedi on commença à ne plus rire, à Bow-Street.

Imaginez qu'elles s'étaient réunies à deux mille cavalières environ qui défilèrent bottées, armées, à travers les rues de Londres, s'insinuèrent à Hyde-Park dans Rotten-Row, et là commencèrent une parade en règle, avec charges de cavalerie, exercices, coups de feu, simili blessées.

M. Balfour, qui n'aime pas les suffragettes, fit remarquer qu'il était heureux que ces dames fissent l'union sacrée, car une telle armée aurait pu conquérir Londres...

Quant au chef de la police, il fit tout simplement aviser les cavalières que l'on avait déjà interdit ces sortes d'exercices au colonel Buffalo-Bill...

Tous les Français connaissent les journaux des tranchées, feuilles fantaisistes, humoristiques, par lesquelles nos poilus rappellent aux neurasthéniques de l'arrière que Cyrano — qu'il soit de Bergerac ou d'ailleurs — est immortel comme la France.

Naturellement, les Allemands, qui ont le génie de l'imitation, ont voulu nous singer. Leurs journaux des tranchées, rares au début, sont assez nombreux maintenant.

Le premier de tous fut créé le 30 septembre 1914, dans l'armée de Bulow ; il s'appelait « l'Armee-Zeitung » et parut à Charleville, puis à Saint-Quentin. C'est une feuille sérieuse, grave et lourde ; on n'y trouve ni humour, ni esprit... et cela ne nous étonne point.

D'autres feuilles ont suivi : la *Feldzeitung der 5te Armee*, la « *Kriegszeitung der 7te Armee* » ; la « *Kriegszeitung der 14te Division* » ; la « *Champagne-Kriegszeitung* », etc...

Signalons, pour finir, la *Litler-Kriegszeitung*, seul journal publiant un supplément humoristique dû à la plume d'Arnold, le célèbre collaborateur du *Simplicissimus*.

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Mademoiselle et chère compatriote,
Ce jour est un grand jour pour vous. Devant votre directeur M. Gabriel Fauré et devant l'élite de nos plus notoires compositeurs, vous allez passer le concours d'opéra-comique. Je sais que vous avez choisi un air de *Thaïs* et que vous demanderez à votre miroir « si vous êtes belle et si vous serez belle éternellement... »

Croyez bien que vos compatriotes partagent votre émotion et vos espérances. J'ai en l'honneur de vous connaître quand vous étiez toute petite. Votre père était notre boulanger et c'est vous qui, le matin, apportiez le pain à la maison. Puis, je vous perdis de vue. Nous avions changé de quartier et, en même temps, de fournisseurs. J'appris un jour, par le journal local, que, « cédant à une impérieuse vocation », vous vous étiez présentée et aviez été reçue à notre Conservatoire national de musique et de déclamation. L'événement fit un bruit considérable dans notre ville et éclipa la gloire du jeune Taupier, le fils du vétérinaire, qui venait d'être reçu premier à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole normale, section des Sciences. Nos compatriotes, vous le savez, aiment, par-dessus tout, l'art du chant et même le chant sans art.

Vous avez bien voulu me reconnaître quand je suis passé près de vous, avant-hier, avenue Victor-Hugo. C'est là que vous habitez, dans une pension de famille très sévèrement tenue. La gravité de votre visage, la modestie de votre maintien m'ont d'abord surpris et même déconcerté. J'avais lu — mauvaises lectures, évidemment — les livres de MM. Richard O'Monroy et Auguste Germain, sur les élèves du Conservatoire. « Eh quoi! disais-je en moi-même, est-ce là la frivole Manon, la voluptueuse Thaïs, l'incandescente Carmen? »

J'ai compris que nous avions encore en province des idées bien fausses sur les artistes! Vous avez refusé de dîner avec moi, et quand je vous ai proposé d'aller, en matinée, au théâtre des Variétés, vous avez rougi. Vous avez daigné accepter mes excuses et nous nous sommes séparés, malgré mon incorrection, en excellents termes.

Un ami, très au courant des choses de théâtre, et que je rencontrai, en vous quittant, m'a fait toucher du doigt ma bêtise et mis dans la bonne voie. Je viens donc, mademoiselle, vous souhaiter tout le succès dont vous êtes digne. Avec quelle impatience j'attendrai les résultats du concours! Je veux être le premier à télégraphier « chez nous » la nouvelle de votre succès. Il paraît que, déjà, M. P.-B. Gheusi vous guette et vous attend à genoux, un engagement magnifique dans sa vaillante et généreuse main. Le compositeur Fernand Le Borne travaille pour vous. Vous devez être bien heureuse et bien fière, mademoiselle!

Mais votre haute vertu vous vaudra sans doute une autre récompense. Je ne veux pas parler de la rosette de l'Instruction publique, qui remplacera sur votre corsage les palmes académiques à la prochaine promotion. Je ne fais pas allusion non plus au service à café en porcelaine de Sèvres qu'un ministre courtois vous enverra pour vous remercier de votre brillante participation à l'une de ses soirées. Non. Je songe au mariage qui couronnera votre jeune et glorieuse carrière.

Vous n'aurez que l'embarras du choix : Américains milliardaires, membres de l'Institut, avocats illustres et médecins célèbres, hommes politiques surtout! J'ai remarqué que les hommes politiques aimaient beaucoup les chanteuses de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. Qui sait! Vous serez peut-être, un jour, ministre de la guerre comme une de vos aïeulles et charmantes camarades, qui fut une exquise pensionnaire de la salle Favart! Ah! le beau mariage à la Madeleine! Et puis, quel film pour M. Pierre Decourcelle! Cela s'appellera : *la Petite Porteuse de pain*...

Veillez agréer, mademoiselle, avec tous mes souhaits de réussite, mes très respectueux hommages.

Le Provincial.

SUR LES RIVES DE LA SOMME

Nous progressons au delà de Biaches

Les succès ininterrompus de notre offensive de part et d'autre de la Somme sont dus à la fois à la puissance de nos armes, au courage indomptable de nos soldats et à l'habileté de notre manœuvre. Car la manœuvre est possible, dans la guerre de positions, aussitôt qu'une déformation notable du front a été obtenue. Une telle déformation permet, en effet, de tourner et même de prendre à revers les positions de l'ennemi par des mouvements analogues à ceux de la guerre de tous les temps; mais ils sont plus étendus, plus lents, et l'artillerie en reste l'instrument principal.

La lourde faute des Allemands devant Verdun n'a pas été seulement de nous attaquer sur un front trop étroit, mais aussi de se prendre à un saillant de notre ligne. Il est clair, en effet, que la réduction de ce saillant ne pouvait leur offrir aucune faculté de manœuvre contre les positions avoisinantes.

Nous avons, au contraire, enfoncé dès le premier jour un coin dans les lignes allemandes. Nous l'avons ensuite poussé plus avant, mais en prenant soin, pour n'en pas compromettre la solidité, d'en élargir la base à mesure que la pointe s'éloignait davantage. Aujourd'hui c'est un vaste triangle dont la hauteur a dix kilomètres, de Becquincourt à Biaches, et la base quinze kilomètres, d'Estrées à Hardécourt. En ce dernier point notre ligne se raccorde à la ligne anglaise, qui la prolonge par Montauban jusqu'à La Boisselle.

Cette profondeur de pénétration menace simultanément le flanc gauche des positions ennemies entre Gommecourt et Contalmaison, attaquées de front par nos alliés, et le flanc droit des positions de la région de Chaulnes. La menace n'est pas dirigée seulement contre les positions mêmes, mais contre les deux voies ferrées et les routes qui, divergeant de Péronne, les alimentent. Comme elle est double, elle met l'ennemi en état d'infériorité en le forçant à diviser ses renforts; ou, s'il ne les porte que d'un côté, il risque une surprise sur l'autre.

Le village de Biaches, dont nous nous sommes emparés dimanche, s'allonge sur la rive gauche de la Somme, au pied d'un coteau qui s'élève vers le sud-est et porte à son sommet à huit cent mètres environ du village et vers la Cote 27, le petit hameau de la Maisonnelle. D'autres coteaux font suite, vers le sud, laissant entre eux de légères dépressions où se trouvent les villages de Barleux, de Villers-Carbonnel et de Berny-en-Santerre. Cette ligne de hauteurs domine directement la voie ferrée de Chaulnes et le canal de la Somme. L'ennemi a donc les raisons les plus sérieuses de la défendre, et pourtant nos attaques l'ont déjà entamée entre la Maisonnelle et Barleux dans la journée d'hier. Nous avons enlevé tout le coteau de la Maisonnelle et le petit bois qui s'étend, à l'est de Biaches, entre ce coteau et la Somme.

Jean Villars.

LE SUCCÈS DE M. BRIAND et notre politique extérieure

« Ce sont les faits qui louent », a dit un de nos grands moralistes. La politique ne connaît pas d'autre critérium que la morale. C'est devant les faits constatés que le Sénat, après la Chambre, avec plus d'empressement encore que la Chambre, a donné au président du Conseil une formelle approbation.

Ce n'est pas par ses dons d'orateur que M. Briand aura remporté ce triomphe. D'abord il se trouvait en présence de vieux virtuoses de l'art oratoire qui savent trop de quoi sont faits les succès de la parole pour succomber à ce genre de séduction. Et puis, si éloquent que soit M. Briand, si pathétiques que ses accents puissent être, il n'y a pas d'éloquence qui se tienne à la hauteur des événements que nous vivons. Bien plus : je dirai même qu'il n'y a pas de commune mesure entre M. Briand orateur et M. Briand homme d'Etat. Au point que souvent on ne croirait pas que c'est le même homme qui parle et le même homme qui agit.

M. Briand, dans ses discours, — par négligence, peut-être, ou pour satisfaire aux idées reçues, — a souvent sacrifié à la phraséologie courante de ces années de guerre, qui ressemble beaucoup trop encore à la phraséologie des années d'avant-guerre. Lui aussi, il a parlé de la justice immanente, de la victoire infaillible du droit, de la cause des peuples libres, etc... Mais son originalité a consisté à agir comme si l'immanence de la justice était sujette à retarder, comme si le droit ne remportait pas toujours fatalement la victoire, et comme si les peuples étaient plus accessibles à l'intérêt qu'au sentiment.

Quand on écrira, plus tard, l'histoire diplomatique et politique de cette guerre, on verra combien la part de l'illusion a été grande dans les faux calculs des Alliés. On s'est imaginé, d'abord, que le monde entier ressentirait comme nous-mêmes les violences et les crimes de l'Allemagne. On s'est reposé sur l'indignation universelle pour achever de fédérer les nations contre les deux complices de Vienne et de Berlin. On a écouté, aussi, d'anciennes sympathies préconçues. Tour à tour, quand ce n'était pas en même temps, on a été turcophile, bulgarophile, philhellène. Cependant les Allemands se servaient du prestige de la force. Ils fabriquaient l'opinion des pays neutres. Ils parlaient à chaque gouvernement le langage de ses passions ou de ses intérêts. Et nous nous étonnions ensuite de nous découvrir des ennemis nouveaux tandis que trépassaient parfois les amitiés dont nous nous croyions sûrs...

La politique de M. Briand, au contraire, a réussi parce qu'elle a été réaliste, et dans toute la mesure où elle a été réaliste. M. Briand a eu du bon sens, et pas de système. Je crois aussi qu'il a appliqué à sa politique étrangère son expérience de la vie, son peu d'illusions sur les hommes, la connaissance des ressorts qui les font agir. Ministre avant la guerre, il s'était aperçu qu'il était chimérique de chercher des accommodements avec une Allemagne plus exigeante et plus agressive de jour en jour. Il avait su discerner qu'il fallait mettre la France en état de résister à l'invasion. Ministre depuis la guerre, il a continué à voir les choses avec la même absence de parti-pris, dans leur développement naturel. Le conflit européen est né des questions orientales. L'Allemagne se bat, surtout, pour être la maîtresse incontestée et absolue en Orient. Elle se flatte déjà d'avoir jeté à travers l'Europe le « pont Berlin-Constantinople ». Eh bien! il ne faut pas, ni là ni ailleurs, lui reconnaître partie gagnée. Il faut interrompre la prescription. Il faut aller à Salonique. C'est de ces idées simples, dont la justesse est irrésistible, que sont faits la politique et le succès de M. Briand.

Il y a eu autre chose encore. Il y a eu cet élément personnel qui joue, quoi qu'on en ait dit, le plus grand rôle dans les affaires de ce monde. Quelque est un peu sorti de France connaît le prestige particulier qui entoure le nom de M. Briand et qui le suit, en Europe, dans les cours, chez les aristocrates, parmi les masses populaires. C'est cette autorité qui lui a permis de parler comme on ne l'avait pas fait avant lui.

Par quelle paresse d'esprit ou par quelle timidité aura-t-on attendu si longtemps avant de dire aux gouvernements alliés qu'il fallait enfin qu'ils unissent leurs ressources et leurs efforts s'ils ne voulaient pas être indéfiniment battus en détail? Sans doute la tâche n'était pas facile. Il fallait accorder sur cent questions diverses des monarchies et des démocraties, faire marcher ensemble des Etats dissemblables, vaincre un grand nombre de préjugés et de susceptibilités. Souvent la diplomatie était mal préparée à ce travail, craignait de froisser, de demander trop. Comme s'il s'agissait de froissements lors-



Le village de Biaches, en face de Péronne, enlevé par nos troupes dans la journée de dimanche.

que la vie et la mort sont en jeu! Un sol scrupule, en ce moment, peut coûter la vie à des milliers d'hommes. Et puisqu'il y avait des choses que personne ne demandait, auxquelles personne ne songeait, il fallait bien que quelqu'un prit l'initiative. On n'osait pas solliciter de l'Angleterre une réduction sur les frets, pour lesquels nous payions un tribut excessif: M. Briand est allé à Londres et l'on a reconnu tout de suite qu'il avait raison, qu'il ne demandait rien que d'équitable. De même il a représenté aux uns et aux autres qu'une Entente qui ne s'entendait que sur les principes mais non pas dans le détail de l'action se condamnait à l'impuissance, que le particularisme était un danger pour les intérêts de chacun. Et par ses voyages de Rome et de Londres, par les conférences de Paris, il a fait d'une Entente amorphe une véritable coalition, il en a fini avec le dragon à plusieurs têtes qui faisait l'espoir et aussi la risée secrète de l'ennemi.

Ce sont ces idées simples qui, jusqu'à présent, ont fait réussir la politique de M. Briand. Elles le feront réussir encore s'il reste fidèle à cet esprit pratique. Il s'est contenté d'avoir du bon sens, qui est peut-être le premier de tous les dons. Qu'on aime ou qu'on n'aime pas les gens, c'est toujours ce qui force à les approuver, c'est ce qui rend leur succès irrésistible.

Jacques Bainville.

LE DERNIER ENVOI DE L'ALLEMAGNE AUX ETATS-UNIS

Un sous-marin "de commerce"

POURQUOI PAS DE PLAISANCE?

Un sous-marin allemand est apparu dimanche dans le port de Baltimore. C'est évidemment, au point de vue maritime, une performance remarquable et qui laisse loin derrière elle l'arrivée de l'U-35 à Carthagène. Mais les Allemands ne se contentent pas de ce succès d'estime. Ils prétendent en tirer des conclusions qui tendraient à infirmer le droit des gens et les règles internationales en vigueur.

Il semble qu'ils aient déjà voulu établir que le sous-marin qu'ils ont envoyé aux Etats-Unis n'était pas un navire de guerre, mais un navire commercial, qui doit bénéficier, par conséquent, des tolérances qui sont reconnues aux bâtiments de commerce belligérants. Un sous-marin destiné au transport des marchandises, c'est une plaisanterie un peu forte. Pourquoi pas un sous-marin de plaisance? Nous sommes édifiés à ce sujet par le précédent de Carthagène et, ni en France, ni ailleurs, le public ne devra se laisser abuser par les subtilités de l'Amirauté allemande.

D'après la *Strassburger Post* elle-même, qui s'en vante, l'U-35, avant d'arriver à Carthagène, n'avait pas coulé moins de cinquante navires de toute taille battant pavillon des Alliés. Au retour, il nous a coulé encore l'*Héroult* et quelques autres bâtiments anglais et italiens. Il est impossible d'admettre qu'après s'être ravitaillé confortablement en Amérique, sous prétexte de « commerce », le sous-marin de Baltimore puisse recommencer les exploits de celui de Carthagène.

QU'APPORTAIT CE SOUS-MARIN?

Naturellement, un autographe du kaiser

NEW-YORK, 9 juillet. — Le sous-marin allemand *Deutschland* est arrivé à 1 h. 45 du matin: il avait quitté un port allemand le 23 juin avec un équipage de 29 hommes commandés par le capitaine Kairig. Il transportait un chargement de mille tonnes et le courrier ainsi qu'une lettre autographe adressée au président Wilson par le Kaiser.

Le sous-marin est surveillé et tenu en observation en raison de la neutralité américaine, malgré que le comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne à Washington, ait déclaré que le sous-marin *Deutschland*, n'étant pas armé, devait être considéré comme un navire privé naviguant pour des buts commerciaux.

Le capitaine du sous-marin a déclaré, d'autre part, qu'il resterait à Baltimore jusqu'à ce qu'il eût embarqué une cargaison de nickel qui lui était destinée et valant 600.000 dollars.

M. Albert Thomas visite le front avec le général Benaïef

M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat de l'Artillerie et des munitions, et le général Benaïef, chef d'état-major général de l'armée russe, ont visité sur le front de la Somme diverses installations d'artillerie lourde. Le général Benaïef, qui a vu cette artillerie en action, a tenu à exprimer à M. Albert Thomas la très grande satisfaction qu'il remportait de cette visite.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Lundi 10 juillet (708^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au nord de la Somme, nuit calme.

Au sud de la Somme, nos troupes, poursuivant leurs progrès pendant la nuit dans la région de Barleux, ont enlevé une ligne de tranchées allemandes située entre ce village et La Maissonnette. Les prisonniers valides capturés par nous dans ce secteur, pendant la journée d'hier et au cours de la nuit, sont actuellement au nombre de neuf cent cinquante.

En Champagne, deux coups de main ont été réussis par nous au sud-est et à l'ouest de Tahure. A l'ouest de la butte du Mesnil, nous avons lancé deux attaques sur une tranchée allemande que nous avons enlevée et organisée sur un front de cinq cents mètres environ; nous avons fait une dizaine de prisonniers.

En Argonne, une de nos reconnaissances a pénétré, au Four-de-Paris, dans une tranchée ennemie qu'elle a nettoyée à la grenade.

Sur le front nord de Verdun, bombardement continu des régions de Chattancourt, de Fleury et de La Laufée. Une forte patrouille ennemie a été dispersée à la grenade au nord-ouest de Fleury.

Dans les Vosges, des détachements ennemis ont attaqué nos positions de la région de La Chapelotte sur trois points à la fois. Pris en écharpe par nos feux de mitrailleuses, l'ennemi n'a pu prendre pied et a été complètement repoussé.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord de la Somme, journée calme. Au sud de la

Somme, nous avons fait quelques progrès au cours de la journée dans la région comprise entre Biaches et Barleux et aux abords de ce dernier village. Aux lisières de Biaches, nous avons enlevé un fortin où un détachement ennemi se maintenait encore, nous avons fait cent treize prisonniers dont dix officiers. Au sud-est de Biaches, une brillante attaque lancée par nous sur la cote 97 qui domine la rivière nous a permis de conquérir cette hauteur fortement tenue par l'ennemi, ainsi que la ferme de la Maissonnette située au sommet. Nous nous sommes également emparés d'un petit bois situé au nord de la Maissonnette; quelques fractions ennemies résistent encore dans un réduit établi vers l'extrémité de ce bois.

Sur le front nord de Verdun, l'artillerie ennemie, contrebattue énergiquement par la nôtre, a bombardé avec une extrême violence les régions de Froide-Terre, de Fleury et du bois Fumin.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la région de la Somme, nous avons de chasse ont attaqué dans la journée d'hier de nombreux appareils allemands, quatre de ces derniers ont été abattus dans les lignes ennemies.

Dans la nuit du 9 au 10 juillet, une de nos escadrilles de bombardement a lancé de nombreux obus sur les gares de Ham et de Polancourt.

LE COMBAT DU BOIS DES TRONES

(Communiqués britanniques)

TREIZE HEURES TRENTE. — Un violent combat s'est déroulé au cours des dernières quarante-huit heures, particulièrement autour du bois des Trônes. Ce bois, de forme triangulaire, a environ 1.400 mètres du nord au sud. Sa base, du côté sud, a 400 mètres. Les Allemands y ont établi une solide défense de tranchées et de réseaux de fil de fer. A la suite d'un violent bombardement, nous nous sommes emparés de la partie sud du bois, le 8 juillet, au matin. En nous étendant vers le nord, nous avons repoussé une forte contre-attaque et infligé de lourdes pertes à l'ennemi.

Le feu de notre artillerie a écrasé hier après-midi, comme il a été déjà annoncé, deux nouvelles contre-attaques en rangs serrés dirigées contre nos positions dans ce bois.

Les Allemands l'ont de nouveau arrosé hier soir d'obus de tous calibres. A 20 heures, ils y ont lancé deux violentes contre-attaques, dirigées de l'est et du sud-est. La première a complètement échoué; la deuxième a pu pénétrer dans la partie sud du bois, mais a été rejetée à son tour avec de lourdes pertes. L'ennemi a fait, au cours de la nuit, un nouvel effort désespéré pour s'emparer de nos positions. Cette attaque a été aussitôt écrasée par notre

feu. L'ennemi a subi de grosses pertes au cours de ces cinq attaques infructueuses.

Nous avons progressé sur d'autres points du front. Nous nous sommes emparés d'un petit bois et de trois nouvelles pièces de canon au nord-ouest de Contalmaison. Ce matin, nous avons encore fait plusieurs centaines de prisonniers.

Activité ennemie sur le front des Flandres. Nos tranchées près de Booge ont été violemment bombardées pendant trois heures. Nous avons exécuté aux environs de cette localité trois coups de main heureux contre la première ligne ennemie.

VINGT ET UNE HEURES. — Les Allemands sont parvenus cet après-midi, après six violentes attaques, à pénétrer dans le bois des Trônes au prix de pertes très considérables. La lutte continue dans le bois. Un peu plus à l'ouest, nous avons pris pied dans le bois de Mametz, où l'ennemi nous avait jusque-là opposé une résistance acharnée. Nous avons également progressé à l'est d'Ouvillers et à La Boisselle.

Nos aviateurs ont bombardé hier plusieurs gares de débarquement, dépôts de munitions et aérodromes. De nombreux combats aériens ont été livrés. Un appareil allemand a été abattu; plusieurs autres ont été contraints d'atterrir avec des avaries.

Un second raid d'avions allemands sur l'Angleterre

LONDRES, 10 juillet. — Le Bureau de la presse publie le communiqué suivant:

« Dans la nuit du 9 au 10, un peu avant minuit, des aéroplanes ennemis ont volé au-dessus de la côte sud-est de l'Angleterre. »

« D'après les informations reçues jusqu'à présent, environ cinq bombes ont été lancées. On ne signale pas de dégâts. »

« Les canons antiavions ont attaqué l'ennemi. » On manque encore de détails complémentaires. »

Ni pertes, ni dégâts

LONDRES, 10 juillet. — L'aéroplane ennemi qui a survolé cette nuit la côte sud-est de l'Angleterre a jeté six bombes. Toutes sont tombées sur la chaussée ou dans des jardins, ne causant ni pertes ni dégâts.

L'aéroplane est reparti en mer aussitôt que les projecteurs sont entrés en action.

LA MUNICIPALITÉ DE VERDUN s'est installée à Paris

Les archives de la municipalité de Verdun avaient été transportées à Bar-le-Duc au début du bombardement. Elles sont actuellement à Paris, où sont réunis de nombreux réfugiés de la cité héroïque. Les services de la municipalité ont été installés rue de Bellechasse, au deuxième étage de la direction des Cultes, dans les locaux du service de la direction départementale.

Une délégation permanente est demeurée à Verdun, mais le conseil municipal tiendra à Paris, dans ces locaux, quelques-unes de ses séances. M. Béglier, premier adjoint au maire de Verdun, compte la convoquer pour une date prochaine.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

Le général Letchitsky développe ses succès en Bukovine

Son armée a fait, en quinze jours, 32.086 prisonniers.

PÉTROGRAD, 9 juillet. — Communiqué du soir du grand état-major :

En Bukovine, à l'ouest de Kimpolung, près des villages de Foudoul, Moldava et Valepouina, nous avons repoussé l'ennemi, qui a abandonné sur le terrain de nombreux cadavres. Nous avons fait prisonniers 7 officiers et 530 soldats.

Selon le dénombrement qui a été fait, l'armée du général Letchitsky a fait prisonniers, dans la période du 23 juin au 7 juillet, 674 officiers et 30.875 soldats; elle a enlevé 18 canons, 100 mitrailleuses et 15 caissons de mitrailleuses.

Rien d'important à signaler sur le reste du front.

MER NOIRE

Un sous-marin ennemi a coulé sans avertissement préalable le navire-hôpital Vperiodo, qui portait tous les signes distinctifs établis par la convention de Genève. Sept hommes ont péri; les autres ont été sauvés.

C'était un navire de 858 tonnes, construit en 1898 avec 120 places pour blessés. Il était parti sans escorte de Baloun pour embarquer des blessés.

FRONT DU CAUCASE

Au cours de combats livrés le 8 juillet, à l'ouest du méridien d'Eraeroum, une de nos colonnes a fait prisonniers 60 officiers, 4 aides-majors et 1.500 soldats; elle a enlevé une grande quantité d'armes à main, de cartouches et du matériel de pionniers.

Les patrouilles russes sous les murs de Kovel

PÉTROGRAD, 10 juillet. — On pense ici, dans les milieux militaires que la ville de Kovel est sérieusement menacée.

On apprend, en effet, que déjà de nombreuses patrouilles de cavalerie russe opèrent dans les environs de la ville. (Information.)

Les dernières réserves autrichiennes

BUCAREST, 10 juillet. — Le journal *Universul* apprend, d'une source digne de foi, qu'une armée autrichienne commandée par le général Kneves et composée d'environ cent mille hommes, avancée vers Iona-Watra. Elle aurait reçu l'ordre de défendre la Transylvanie contre l'invasion russe.

On doute que cet objectif puisse être réalisé; car on sait que les contingents de la nouvelle armée sont formés par les dernières réserves au-

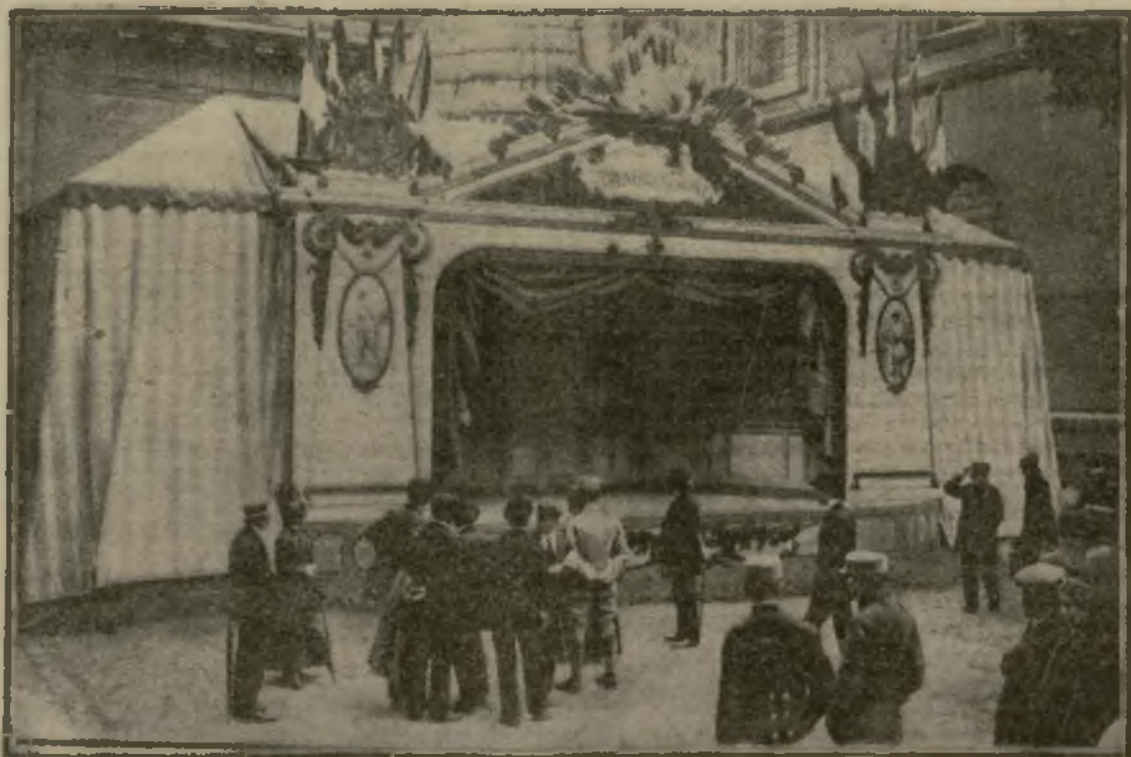
trichiennes, c'est-à-dire par des hommes de cinquante ans et plus et par des jeunes gens de dix-sept ans, et l'on dit même qu'une partie des troupes se serait mulinée en recevant l'ordre de partir pour le front oriental.

Trois brigades seulement de cette armée au-



raient pu être dirigées assez rapidement vers Lemberg et Stanislaw. Cet appoint ne serait pas de nature à gêner beaucoup le général Letchitsky. (Information.)

LE THÉÂTRE AUX ARMÉES



M. PALMIER a inauguré hier aux invasions, dans la cour de stetz, le théâtre démontable dont nous avons parlé. Cette ingénieuse scène éditée et décorée par GEORGES SCOTT, est due à la générosité de MMES SANTA-MARINA, ADAMS et COMTESSE DE LA ROCHEQUENTIN. Elle se démonte en quelques heures et elle pourra être transportée sur trois camions automobiles partout où sa présence sera jugée nécessaire.

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne DU TOUPET...

Du toupet, et encore du toupet, et toujours du toupet, c'est la formule, la formule bien allemande, de certains personnages qui vivent actuellement chez nous, alors que leur place serait, pour le moins, à tous les diables.

Je vous ai promis de revenir sur cette question des naturalisations, quand je vous ai signalé qu'un commissionnaire en modes allemand, possesseur d'une maison à Berlin se promenait à Paris, le sourire aux lèvres et sans être inquiet le moins du monde. Ce monsieur s'étant naturalisé Américain, il paraît que nous lui devons un respect profond, profond comme l'abîme où ce drôle aurait voulu voir tomber notre pays quand il se tapait sur la ventre avec un gros rire, au printemps de 1914, et prononçait des paroles énigmatiques qui sont à présent très compréhensibles.

La patrie du président Wilson applique une loi, dite des « indésirables », et qui est, ma foi, une bien bonne loi, laquelle permet non seulement d'expulser avec dextérité, mais d'empêcher d'entrer en Amérique quiconque est dangereux, au point de vue moral et politique.

Cette histoire d'un commissionnaire allemand camouflé en Américain, et que nous avons la bonté de ne pas mettre à l'abri dans un camp de concentration, doit se répéter à des multitudes d'exemplaires.

Qu'en en juge par ceci :

Je rencontrais souvent, dans des milieux divers, il y a quelque quatre ans, une dame allemande, très allemande, que l'on recevait à bras ouverts, que l'on trouvait « très bonne personne », qui avait les cheveux rouges, qui posait à tout le monde des tas de questions, qui aimait bien les officiers, qui aimait beaucoup les officiers, qui se disait artiste, qui faisait de la peinture terrifiante, qui était bien fatiguée, qui avouait qu'elle était Allemande et qui, volontiers, insinuait que nous sommes une sale race...

C'est un scandale que de telles créatures aient pu figurer dans des salons parisiens...

Or, savez-vous qui j'ai rencontré, il y a trois jours, se pavant par nos rues ? La dame en question. Je vous assure que j'ai failli tomber à la renverse. Quand j'eus repris mes sens, je me suis précipité pour avoir tous renseignements nécessaires chez un monsieur très renseigné sur ces questions, et la conversation suivante s'est engagée :

Moi, très ému. — Il y a une Allemande, Mme X..., qui se promène à Paris.

Lui, très calme. — Elle n'est pas seule.

Moi. — Comment est-ce possible ?

Lui. — Par le mariage.

Moi. — Comment cela ?

Lui. — Cette dame a épousé un Américain. Elle est devenue Américaine.

Moi. — D'abord, quelle preuve avez-vous de son mariage ?

Lui. — Une pièce officielle.

Moi. — Authentique ?

Lui. — Je l'espère.

Moi. — Qu'est-ce qui vous prouve qu'elle est vraiment mariée à ce monsieur, qui est peut-être un mari de complaisance ?

Lui. — Oh ! vous m'en demandez trop !

Pour ne pas faire de peine au monsieur renseigné, je ne lui en ai plus « demandé trop ». C'est égal, le mariage est une institution bien commode pour une Allemande très curieuse...

L'Inconnu.

LA DISETTE OUTRE-RHIN

Deux mois sans viande à Berlin

LA HAYE, 9 juillet. — On s'attend à Berlin à la suppression complète de la viande pendant deux mois. En suspendant les abatages, on espère pouvoir refaire les troupeaux.

Ces nouvelles mesures n'ont pas en vue que lorsque les premiers produits de la récolte seraient mis en vente.

Des saucisses de caoutchouc et de gomme arabique

GRENOBLE, 10 juillet. — On sait qu'il y a des gens qui ont la manie de couper les cheveux en quatre. Mais qu'un charcutier allemand à ce genre de sport pour en tirer de la saucisse pour ses clients, voilà évidemment qui est inattendu. C'est cependant ce qui se passait à Hambourg. Le *Vorwärts* du 7 juillet nous apprend que le tribunal de cette ville vient de condamner à 2.000 marks d'amende un charcutier qui vendait au prix de 2 mk 20 des saucisses de foie « extra-fines » qui ne contenaient pas un gramme de viande. Ces saucisses étaient fabriquées à partir de caoutchouc et de gomme arabique et des poils coupés en menus morceaux ou moulus. Le *Vorwärts* ne nous apprend pas de quoi était faite la peau de la saucisse, ce qui est dommage.

Le roi Nicolas de Monténégro à Vichy

Un autre général B...

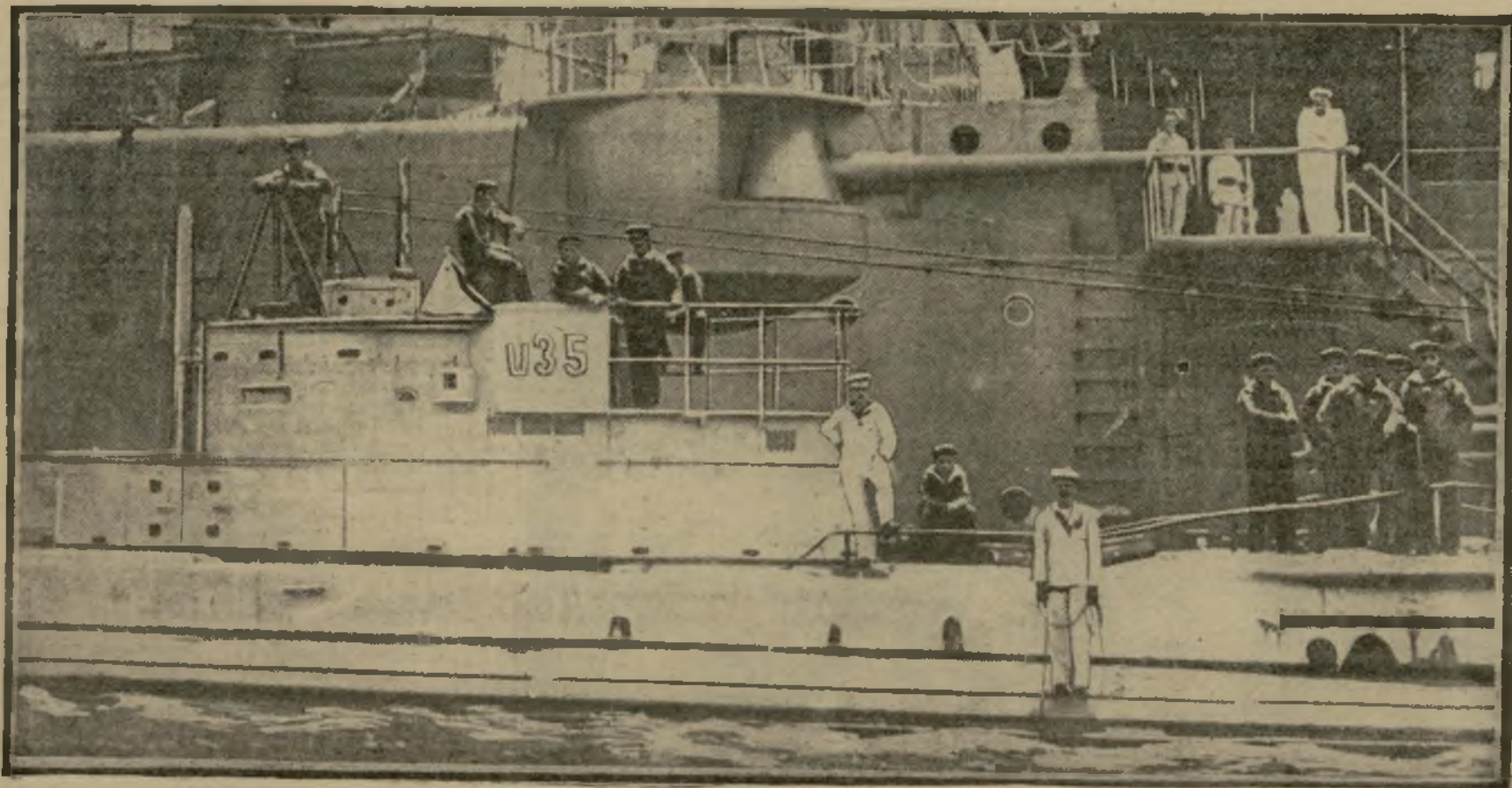


Le roi de Monténégro, qui résidait dans le Sud-Ouest depuis son arrivée en France, est actuellement à Vichy, où il va séjourner quelques semaines. Les Parisiens verront peut-être bientôt le souverain allié dans leurs murs : le roi Nicolas se propose, en effet, de venir saluer le président de la République après sa villégiature dans l'Allier.



On a beaucoup parlé des quatre mystérieux généraux B... qui dirigent les opérations de la Somme. Il en est un autre, sous Verdun. On voit ici ce cinquième B... examinant les positions avancées de son secteur.

Le sous-marin allemand "U-35" à Carthagène



Il y a quelques semaines, un sous-marin allemand entra dans le port de Carthagène, ville espagnole de la Méditerranée, avec la mission de remettre aux autorités une lettre autographe adressée par Guillaume II au roi Alphonse XIII. Cette photographie a été prise dans le port quand le submersible eut pris place, par ordre, à côté d'un navire de guerre espagnol.

DERNIÈRE HEURE

Les Italiens enlèvent dans le Haut-Boite une forte position

ROME, 10 juillet. — Commandement suprême : Entre l'Adige et la Brenta, activité de l'artillerie et des avions des deux côtés.

Des obus lancés par l'ennemi ont provoqué des incendies dans Dedelesca et autres endroits du Haut-Astico.

Une tentative d'attaque de l'ennemi contre le mont Seluggio a été promptement repoussée par nous.

Dans la région des Tofana (Haut-Boite), dans la nuit du 9 juillet, nos détachements alpins, par une habile et hardie manœuvre, ont enlevé une grande partie du vallon entre Tofana première et Tofana seconde, au nord-ouest d'une forte position sur la première Tofana dominant le même vallon.

Un poste ennemi a été entouré et forcé de se rendre. Nous avons fait 190 prisonniers, dont 8 officiers, et pris 3 mitrailleuses et nombre d'armes et de munitions.

Dans le Haut-But, duel d'artillerie et escarmouches d'infanterie sur le Zellonkofel.

Sur les hauteurs au nord-ouest de Gorizia, après l'intense bombardement du 8 juillet, le soir l'ennemi a attaqué avec de grandes forces nos positions sur le Haut-Sabatino.

Ayant arrêté nettement par notre feu la marche en avant de l'ennemi, nos troupes ont fait irruption hors de leurs tranchées et ont rejeté l'ennemi à la baïonnette, lui infligeant de lourdes pertes et lui faisant des prisonniers.

Des avions ennemis ont lancé des bombes sur Cittadella et quelques localités du Bas-Isonzo.

Il n'y a eu aucune victime. Les dégâts sont légers.

Au-dessus de Gorizia, un de nos avions a abattu, après un court combat, un avion ennemi.

Les pertes austro-hongroises

pendant l'offensive du Trentin

ROME, 10 juillet. — Selon une dépêche de Zurich au *Messaggero*, pendant les deux mois de mai et juin, les Austro-Hongrois auraient perdu sur le front italien 30,000 morts, 100,000 blessés et 50,000 autres hommes mis hors de combat par suite de maladie, ou disparus.

L'état-major austro-hongrois aurait fait appel aux Bulgares, mais ceux-ci auraient refusé tout concours militaire en raison du péril qui menace la Macédoine.

Les opérations du Trentin continuent victorieusement pour les Italiens, bien que l'état-major austro-hongrois supplée au manque relatif de troupes par un matériel d'artillerie considérable qui rend difficile l'avance des Italiens.

Un fils du ministre de la Guerre italien est porté disparu

MILAN, 10 juillet. — D'après les journaux, un des fils du ministre de la Guerre d'Italie aurait disparu dans les derniers combats du Trentin. Il était sous-lieutenant.

Le nonce pontifical à Vienne aurait été chargé de s'informer à son sujet.

La campagne électorale est ouverte en Grèce

M. SKOULOUDIS CANDIDAT EN ATTIQUE

ATHÈNES, 10 juillet. — Bien que la dissolution de la Chambre ne soit pas imminente, la campagne électorale est virtuellement ouverte. Partisans de l'ancien gouvernement et partisans de M. Venizelos se préparent activement à la lutte qui s'annonce comme devant être particulièrement agitée, disputée et mouvementée.

Les libéraux, dont le comité directeur se réunit quotidiennement et se tient en communication constante avec M. Venizelos, ont déjà choisi leurs candidats et désigné leurs conférenciers qui seront chargés de défendre dans les principales villes grecques le programme du parti libéral.

M. Skouloudis a accepté, sur les instances de ses anciens collègues, de figurer en tête de la liste commune qui sera présentée en Attique et où figureront MM. Rhalys et Hadjakos, ancien ministre de la Justice, M. Etienne Dragoumis, ancien ministre des Finances, sera candidat dans la circonscription de Salonique, mais ses meilleurs amis ne se font pas d'illusions sur ses chances de succès.

SOUS-MARIN DE GUERRE OU DE COMMERCE ?

Le cabinet de Washington admettra-t-il la thèse de Bernstorff ?

WASHINGTON, 10 juillet. — L'arrivée d'un sous-marin allemand dans les eaux américaines a soulevé aux Etats-Unis, une vive émotion. Des que sa présence a été signalée dans le port de Norfolk, un officier de la marine américaine s'est rendu à bord du sous-mersible et a eu un long entretien avec le commandant de ce bâtiment. On en ignore les résultats. On apprend néanmoins que le gouvernement de Washington a demandé des explications à l'ambassade d'Allemagne.

Il paraît peu probable que le gouvernement américain accepte la thèse allemande d'après laquelle le sous-marin n'étant armé que pour sa défense et étant chargé d'une mission diplomatique, doit être assimilé à un navire de commerce. Le précédent créé par le raid de l'*U-35* à Barcelone, qui durant son voyage de retour coula en Méditerranée plusieurs bâtiments de commerce, rend inadmissible la prétention allemande.

Certains juristes estiment même que l'on ne saurait, en ce cas spécial, assimiler un sous-marin à un navire de guerre naviguant à la surface, tel que le définit la Convention de La Haye de 1907.

Le sous-marin, en effet, par la faculté qu'il a de plonger, peut prolonger, à l'insu des autorités locales, son séjour dans les eaux neutres en n'emergant que la nuit, et procéder ainsi d'une manière clandestine à son ravitaillement. (Radio.)

A la Chambre des Communes M. Asquith fait une déclaration sur la question irlandaise

LONDRES, 10 juillet. — A la Chambre des Communes, M. Asquith a fait, cet après-midi, une importante déclaration sur les affaires d'Irlande.

Le premier ministre rappela tout d'abord que pendant son séjour en Irlande il avait été trappé à la fois de l'insuffisance du système administratif existant actuellement dans l'Ile, et des possibilités qui s'offrent au gouvernement pour arriver à un accord.

M. Lloyd George fut alors, sur la demande de tous ses collègues, chargé de ces négociations délicates.

L'intention n'était pas de rallier à certaines propositions du gouvernement les différents partis de l'Irlande, mais de rechercher si on pouvait arriver à un accord par des conférences successives en partant du fait que la loi sur le gouvernement d'Irlande était votée et que seule la guerre en avait suspendu l'exécution. Il était entendu qu'en cas où les négociations arriveraient à un tel accord, le programme en serait soumis aux membres du cabinet et, en cas d'approbation, au Parlement.

M. Lloyd George, qui resta en constantes relations avec le premier ministre pendant toute la durée des négociations, comprit bientôt que la base d'un accord entre nationalistes et orangistes devait être nécessairement l'existence immédiate du Home Rule en Irlande, à l'exclusion des six comtés de l'Ulster et des bourgs de Belfast, de Londonderry et de Newry.

Cet accord qui ne pouvait évidemment satisfaire entièrement aucun des deux partis fut possible grâce à la guerre qui obligea toutes les personnalités saisies de ces propositions à les accepter.

Parlant du projet qui sera soumis prochainement à la Chambre, M. Asquith annonce qu'il est constitué dans ses traits essentiels par l'accord conclu entre les nationalistes et les orangistes.

Le projet, une fois voté, entrera en vigueur pour toute la durée de la guerre et pour les douze premiers mois qui suivront la paix. Le Premier ministre ajouta que cette période pourrait être éventuellement prolongée.

Attentat contre le président de la République Argentine

BUENOS-AIRES, 10 juillet. — Après une revue militaire, un individu a tiré un coup de revolver sur le président de la République qui se trouvait sur le balcon du palais du gouvernement. Le président a été blessé. L'individu arrêté a déclaré être l'anarchiste argentin Jean Mandrini.

Ayuntamiento de Madrid

Ce n'est pas en comité secret que les députés hongrois lavent leur linge sale

AMSTERDAM, 9 juillet. — Le dernier numéro du *Pesti Hirlap* arrivé ici donne sur la séance qui a eu lieu mercredi à la Chambre hongroise un compte rendu tout à fait différent de celui qui avait été publié par les soins de l'agence Wolff.

L'assemblée était boueuse. Le ministre des Finances Telezky n'eut qu'un mot à dire pour déclamer l'orage. Comme un orateur déplorait la médiocrité des traitements des fonctionnaires, il interrompit en riant :

« Oui, je sais ! Tenez ! je connais un juge qui en est réduit à ressembler lui-même ses souliers. »

A cette interruption l'opposition bondit et couvrit le ministre d'injures bruyantes.

Le député Racowsky se leva et, dans une apostrophe véhément, déclara : « Sachez que l'armée aurait mieux rempli son devoir si les soldes des officiers avaient été augmentées. » A quoi M. Telezky répondit rageusement : « Les lois militaires indispensables à la défense nationale ont été votées deux ans trop tard. C'est l'opposition qui nous a barré la route en prétendant que l'argent destiné à l'armée était de l'argent jeté. »

Un vrai tumulte déchaîna à ce moment. « Dites cela aux Tchèques, criaient de nombreux députés. Les Hongrois ont fait leur devoir ! » Et M. Racowsky d'ajouter : « Demandez plutôt des comptes aux généraux incapables ! »

En vain le président s'efforça-t-il de rétablir le calme, en vain M. Telezky dominant le vacarme, affirma : « Les Tchèques se rendent aux Russes et nous trahissent ! » Un autre député cria : « Vive Petichuk ! » M. Bathiany, du parti de l'indépendance hongroise, demanda : « Est-ce nous qui avons décidé l'offensive contre l'Italie ? »

A ce moment les députés du parti de l'indépendance, dont le chef est le comte Karolyi, quittèrent la salle en signe de protestation. M. Andrássy s'employa, comme à son ordinaire, à obtenir la conciliation. Après avoir timidement affirmé que l'opposition est sincèrement patriote, il demanda pour elle le droit d'envoyer une délégation à l'empereur. M. Tisza, pour calmer l'orage, promit de convoquer la Chambre en comité secret pour examiner la situation militaire. (Radio.)

Ostende servirait de base à des torpilleurs allemands

AMSTERDAM, 10 juillet. — Le *Telegraaf* annonce qu'un certain nombre de torpilleurs, dont plusieurs fortement armés, se trouvent actuellement dans le port d'Ostende. Ce ballon captif est suspendu continuellement au-dessus de la ville.

De nombreux blessés allemands arrivent notamment d'Ostende, de Westende et de Lombaertzyde.

Autour du port se trouvent des piles de sacs de sable. Des Russes qui avaient été forcés de travailler aux tranchées, ont passé cette semaine par Bruxelles.

D'Anvers on annonce que deux bateaux à vapeur, huit remorqueurs et trente-cinq trawlers ont entré samedi dans le port, tandis que trois bateaux à vapeur, deux remorqueurs et trente-huit trawlers ont quitté le port. (Information.)

Un vapeur allemand s'échappe d'un port hollandais

LONDRES, 10 juillet. — On mande de Rotterdam au *Daily Mail* :

Un vapeur allemand a quitté Hoek-van-Holland vendredi dans la direction de l'Allemagne.

C'est le quinzième vapeur qui réussit ainsi à s'échapper depuis le commencement de la guerre.

Mort du médecin de Guillaume

GENÈVE, 10 juillet. — On mande de Berlin aux *Dernières Nouvelles de Munich*, que le docteur Friedrich Wilhelm Ilberg, médecin de l'empereur, est mort à l'âge de cinquante-huit ans, d'une maladie de cœur contractée sur le front.

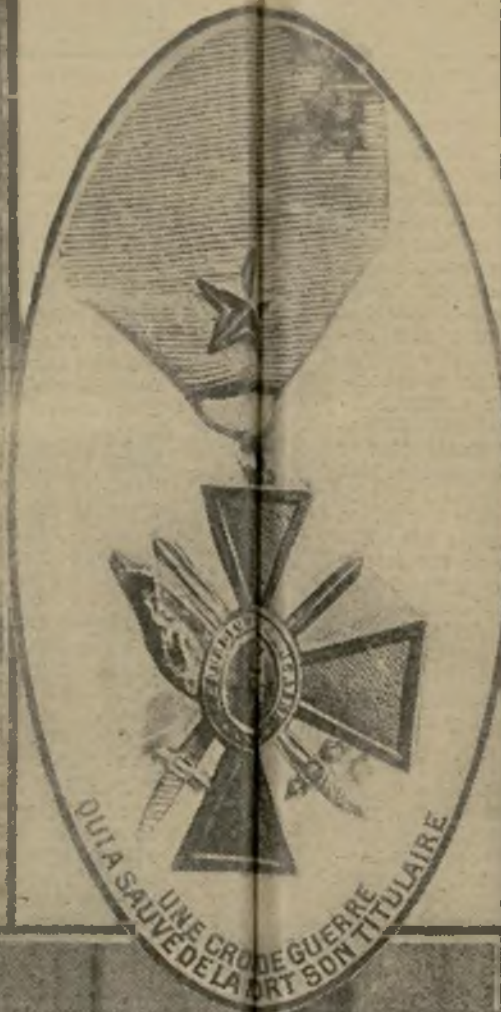
Communiqué belge

Vives actions d'artillerie en divers points du front, particulièrement au nord de Dixmude à Steenstraete et vers Boesinghe.

LA PREMIÈRE SEMAINE DE L'OFFENSIVE SUR LA SOMME N'A ÉTÉ QU'UNE SUITE DE SUCCÈS



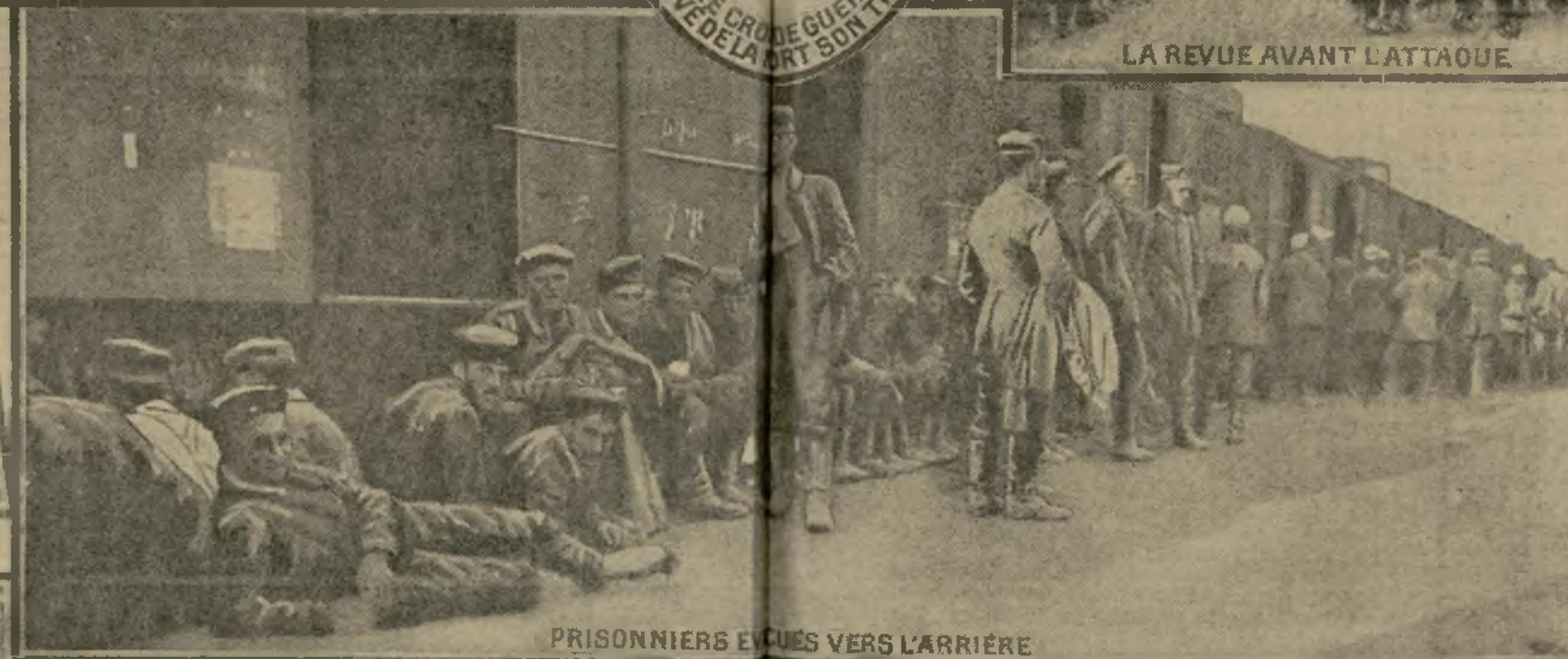
UNE BATTERIE DE 75
SE DIRIGEANT VERS LE FRONT



LA REVUE AVANT L'ATTAQUE



TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS CREUSANT UNE TRANCHÉE



PRISONNIERS ENMÈS VERS L'ARRIÈRE



UN POSTE DE SECOURS PRÈS DES LIGNES



LE CHARGEMENT DES CAISSONS DANS UN DÉPÔT DE MUNITIONS



UNE TRANCHÉE ALLEMANDE BULVERSEE PAR NOTRE ARTILLERIE



L'ARRIVÉE DES MUNITIONS À UNE BATTERIE DE 75

Nos braves, sur la Somme, sont entrés avant-hier dans leur vingt-deuxième village conquis depuis le début de l'offensive. Sur certains points, ils ont avancé de dix kilomètres. La récompense de l'entrée dans Péronne, un jour qui peut n'être pas éloigné, leur dans l'attaque qui, dans tout le cours de notre histoire, méritent à nos armées l'admiration de nos amis et de nos adversaires.

est promise par leur propre valeur. Tandis que les troupes britanniques, sur la rive droite, poursuivent de magnifiques combats, les nôtres, emportées par l'âpre volonté de faire payer à l'ennemi de longs mois d'expectative, retrouvent ces sublimes qualités (Clichés Section photographique de l'armée.)

EXTRAITS du Journal DE MOUNET-SULLY (1868)

Nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir pour nos lecteurs l'agenda où, en 1868, Mounet-Sully, jeune provincial venant de débarquer à Paris pour y apprendre son métier et y conquérir la gloire, note au jour le jour et pour lui-même ses impressions, les moindres détails d'une existence qui s'organise, ses premiers contacts avec la ville et le théâtre.

Ce ne sont certes pas des mémoires. Mounet-Sully n'inscrirait que pour se les préciser à lui-même ses étonnements, ses découvertes, ses réflexions sur les pièces de théâtre et le jeu des artistes fameux de cette époque.

Aussi cet agenda est-il charmant de sincérité et même parfois de naïveté. Il est entièrement écrit de la main de Mounet-Sully, qui y note ses espérances et ses rêves, les fonctions de ses concours et de ses débuts, en même temps que les dépenses de son pittoresque ménage de garçon !

Le contraste entre les triomphes de sa carrière et ses débuts de jeune artiste laborieux et modeste ne se doutant pas qu'il était en route vers la gloire ajoute beaucoup d'intérêt aux pages de cet agenda.

Classes du Conservatoire 1868

LUNDI	9 heures : Escrime.
	10 heures : Beaurallot.
MARDI	10 heures : Régner.
MERCREDI	11 heures : Bressant.
	1 heure : Monrose.
JEUDI	10 heures : Beaurallot.
	9 heures : Classe d'escrime.
VENDREDI	10 heures : Régner.
	12 heures : Bressant.
SAMEDI	9 heures : Classe de tennis.
	1 heure : Monrose.

1^{er} janvier.

Étrenne au concierge Fr. 10
Dinde » 5
Un panier de bonbons » 10
Un sac marrons glacés » 3

Reçu de ma mère une lettre contenant cent francs comme étrennes.

7 janvier.

Reçu une caisse de ma mère contenant un pâté truffé, des pommes, une civiate, un almanach, un sac de dragées, et deux pots de confitures.

Une lettre de ma mère.

8 janvier.

Classe de Régner.

Clitandre doit être surtout un grand seigneur, un homme du monde, et un homme d'esprit. Quatrième acte : avec Armande; il a tellement raison que la moindre inflexion seulement sincère serait cruellement brutale (voix doucement ironique).

9 janvier.

Écrit à ma mère, à minuit.

10 janvier.

Classe de Bressant. J'ai répété Clitandre pour la première fois. Monologue. Trop de douceur partout. — Première représentation du *Didier* de Berton fils, à l'Odéon. Grand succès, attribué surtout à Taillade. J'étais placé derrière Sarah Bernhardt.

14 janvier.

Rencontré Deshayes au Théâtre de Montmartre, où j'étais allé voir le *Fils de Giboyer*. Il s'occupe toujours de moi. Il m'a demandé si je savais Clitandre. J'ai répondu affirmativement. Je dois le voir à l'Odéon demain soir. Il doit me dire le jour où commenceront les répétitions.

15 janvier.

J'ai écrit à ma mère. — Deshayes dans le rôle de Tartuffe à l'Odéon. Ce sera un de ses meilleurs rôles. Des choses charmantes. Bonne tête. Une figure. Trop de détails peut-être. A revoir. Il était trop ému et pas du tout content de lui ! Il m'a parlé de mon affaire et m'a donné rendez-vous pour en reparler vendredi.

Classe de Bressant. Il s'appelle Arthur !

16 janvier.

Chatelet prétend que Tartuffe est une blague, ou tout au moins une critique complète du christianisme dans l'esprit de Molière. Je lui ai répondu par le discours de Cléante à Orgon. Il m'a laissé entendre que j'étais un imbécile. Je ne comprends pas.

17 janvier.

Arrivé en retard de cinq minutes à la classe. On m'a refusé l'entrée.

Brasserie Dreher, avec Deshayes, le docteur et Clé-

ment Just (charmant, Clément Just !). Revenu à Montmartre sur l'omnibus Pigalle avec Deshayes. Il m'a dit que je commençais à répéter les *Femmes savantes*, à l'Odéon, de mardi prochain en huit. Pourvu que le Conservatoire n'aille pas se mettre en travers, ô mon Dieu !

21 janvier.

Arrivée des meubles, quai de Gesvres... — Acheté divers bibelots de ménage chez Allez frères.

22 janvier.

Classe de Bressant. Pas osé lui parler de l'Odéon. — Donné la réplique de Philinte. — Écrit à ma mère.

Allé au bal de l'Opéra, avec un billet donné par une amie. Première fois de ma vie. Pas beaucoup amusé. C'est curieux, mais je ne paverai pas ce plaisir-là 10 francs !

23 janvier.

Allé à Passy pour voir Bressant. Pas de n° 33. C'est le 53 qui est son domicile. Il n'y était pas. — Je suis revenu par l'avenue de l'Impératrice. — Quand donc aurai-je ma voiture ?

24 janvier.

Classe de Bressant. Répété Clitandre. Toujours même reproche. Je lui ai parlé de l'Odéon. Il a été charmant, mais m'a dit que j'aurai beaucoup à travailler pour jouer Clitandre convenablement dans trois semaines. « Cependant, a-t-il ajouté, en travaillant beaucoup, vous y arriverez, j'espère. »

Deshayes a joué *Tartuffe* et le *Distrait*. Progrès dans les deux pièces.

25 janvier.

Allé voir Ballande, rue de Chaillot, 19. Il m'a offert de jouer avec lui, Othello, le rôle de Cassio. J'ai accepté. Je lui ai fait répéter son rôle. Il y aura de beaux effets; mais sa déclamação plaira-t-elle au public ?

26 janvier.

Déménagé et couché quai de Gèvres pour la première fois. — Diné chez Dreher. — Acheté une bouteille de rhum. — Je me suis couché bien fatigué, et, malgré tous mes vœux, le fameux rêve réalisable pour la personne qui couche dans un lit neuf est encore ajourné. Aucun souvenir précis. Voilà un vrai malheur. Il est vrai que j'avais cassé un miroir avant de me coucher et que cela porte malheur, paraît-il.

27 janvier.

M. Ballande est venu me réveiller. Sommes allés ensemble jusque chez M. Borsat. Il doit me présenter demain à Mlle Debay qui joue le rôle de Desdémone. J'ai acheté la pièce et je vais la lire.

28 janvier.

En descendant, rencontré un enterrement. Très défavorablement surpris. — Allé chercher M. Ballande, rue de Chaillot. Déjeuné avec lui. — Répété chez Mlle Debay. — Je ne joue pas Cassio. M. Martel a quelqu'un. J'en suis très heureux; je n'avais pas assez de temps pour travailler le rôle, assez difficile, car il n'est pas tracé dans la pièce. — Diné le soir chez moi, avec Gary, économiquement. — Comment déjeunerons-nous demain ? Il me reste huit sous. — Anguissé !

29 janvier.

Classe de Bressant. Il m'a parlé de l'Odéon, et m'a demandé si cela tenait toujours. Je lui ai dit que j'aurais une réponse demain. Il doit me faire répéter, vendredi. — J'ai déjeuné chez moi avec deux sous de fromage et six de pain. — Gary m'a prêté six sous; il en a récolté, hier soir, paraît-il. Diné avec lui, pour onze sous : sept de pain et quatre de rillettes. — Allé entendre le *Freyeschütz*, bien mal exécuté.

31 janvier.

Classe de Bressant. Répété Clitandre. Il me désespère. Il m'arrête à tous les mots. Rien de bien. Curieux, curieux ! — Je m'ennuie !

1^{er} février.

Débuts de Lafontaine au Théâtre Français, dans le *Misanthrope*. A revoir. Je m'attendais à mieux que cela. La chanson a été bien. — J'ai été à l'Odéon et j'ai vu la cérémonie du *Malade Imaginaire*, des comédies. — Deshayes toujours charmant; je lui ai donné ma nouvelle adresse. Je recevrai des nouvelles de l'Odéon, mardi, probablement !

(A suivre).

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Ayuntamiento de Madrid

Les délégués de la Chambre aux armées

Le rapport de M. André Tardieu

On distribuera cet après-midi, à la Chambre, le rapport présenté par M. André Tardieu, au nom de la commission de l'armée, sur les propositions relatives à l'organisation du contrôle parlementaire aux armées.

M. André Tardieu expose dans ce document qu'en examinant ces propositions la commission ne pouvait que s'inspirer des principes posés dans l'ordre du jour du 22 juin, c'est-à-dire :

- 1° Création d'une délégation directe aux armées ;
- 2° Organisation de cette délégation sans aucune intervention dans l'exercice du commandement ;
- 3° Application de son contrôle effectif et sur place à tous les moyens mis à la disposition des armées.

Jusqu'à ce jour, en effet, le contrôle sur place des commissions s'est exercé sans droits bien définis et le plus souvent dans la zone de l'intérieur et dans la zone de l'arrière, presque jamais dans la zone des opérations. Ce contrôle limité a donné néanmoins d'importants résultats.

La Chambre a donc voulu légaliser et élargir son contrôle par l'institution de la délégation aux armées. Elle a voulu connaître non seulement les moyens mis à la disposition des armées, mais encore leurs besoins.

En créant cet organe nouveau, il faut régler ses rapports avec les organes existants. La conciliation est possible en fait, puisque les délégués contrôleront dans la zone des opérations où les commissions ne sont allées qu'exceptionnellement. Celles-ci conserveront donc intégralement le champ habituel de leur activité.

Pour des cas spécialement déterminés, les membres des commissions désignés par elle pourront se joindre aux délégués, et réciproquement. La communication mutuelle de tous les rapports fournis par les délégués et les commissions faciliteront ces accords en assurant la solidarité du travail.

La commission estime en outre que les délégués ne pourront conserver une affectation militaire. Ce sera aux groupes à y veiller, car la situation du Parlement en temps de guerre n'étant pas réglée par une loi il n'a pas été possible d'introduire un texte à ce sujet dans la proposition de résolution.

LES IMPOTS NOUVEAUX

M. Ribot à la commission du budget

M. Ribot, ministre des Finances, s'est rendu hier à la commission du budget pour s'expliquer au sujet du projet de loi relatif aux contributions directes pour 1917. Ce projet doit être voté par les deux Chambres avant la session d'août prochain des conseils généraux, afin que ces assemblées départementales puissent procéder aux opérations du département et à l'établissement des budgets départementaux.

On sait que la commission du budget, écartant du projet de douzièmes provisoires du troisième trimestre de 1916 les propositions d'augmentation des impôts directs et indirects présentées par le ministre des Finances, avait demandé que ces propositions fussent modifiées et jointes au projet sur les contributions directes.

M. Ribot n'a pas jugé que cette jonction fût possible et il a présenté les contributions directes pour 1917 dans leur état présent. Il subordonne, en effet, la présentation de ses nouvelles propositions fiscales au vote par le Sénat du projet d'impôt sur le revenu par cédules; d'autre part, il insistera pour le vote de ces nouvelles propositions avant le 31 décembre prochain.

Il résulte, en effet, des renseignements recueillis, que la commission sénatoriale de l'impôt sur le revenu sera en mesure de déposer son rapport à la fin du présent mois de juillet et que le Sénat pourra en discuter les conclusions au retour de la prorogation parlementaire qui, suivant toutes probabilités, aura lieu durant le mois d'août.

Si les deux Assemblées se mettent d'accord avant la fin de l'année, le ministre des Finances pourra, en tenant compte du nouveau système fiscal direct qui résultera de cet accord, présenter ses nouvelles propositions avant le 31 décembre 1916.

Après avoir entendu les explications de M. Ribot, la commission du budget a approuvé le projet de loi du gouvernement relatif aux contributions directes.

Elle a décidé, d'autre part, à l'unanimité, d'accord avec le ministre des Finances, de mettre à l'étude les diverses mesures d'initiative gouvernementale ou parlementaire en vue d'accroître les recettes budgétaires qui devront, en tout état de cause, être discutées et arrêtées avant l'ouverture du prochain exercice.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le pêcheur de lumière

CONTE CHINOIS

Yin Yao Tseu, le vieux pêcheur, sortit sur le devant de sa cabane et regarda l'espace d'en haut et l'espace d'en bas. Le ciel était tout flamboyant de clartés dansantes. Les étoiles semblaient jeter des flammes comme font, au temps des invasions, les grands bûchers qu'allument, sur les monts innombrables, les guetteurs attentifs à voir venir, dans l'océan des herbes et des sables, les chevaux aux queues traînantes et les porteurs de lances à crochets.

La mer était plus ardente encore. Si les oiseaux de nuit rayaient, de leur vol oblique, une muraille de feu, certainement les poissons sous la vague devaient cuire. C'est au moins ce qu'eût pu croire un enfant qui n'eût pas connu les grands secrets du monde créé et la merveille que peut devenir l'océan, parfois, lorsque l'eau s'y couvre de charbons ignicolores et l'écume s'y panache de fumées lumineuses.

Dans le vaste silence, Yin Yao Tseu considérait l'énorme bain embrasé sous l'énorme incandescence du firmament. Tous les dragons des gouffres célestes et aquatiques, en cette nuit de solennelle et éblouissante féerie, répandaient sur l'onde et dans l'air leurs haleines de lumières frémissantes.

Et le vieux pêcheur qui avait lu les saints livres, qui aimait la nature et savait, dans son humilité de lanceur de filets, goûter la beauté des cimes et des rivières, des herbes et des météores, renonça à son droit au sommeil. Poète et marchand, il combina en son âme le double avantage qu'il trouverait à pousser sa barque sur la mer. Des heures il berçait dans ce lit de clartés son instinctive rêverie d'artiste, bien heureux d'avoir deux yeux pour les poser sur les splendeurs des quatre horizons. Et, pratiquement, en cette nuit si rare, il pêcherait aussi des poissons magnifiques — poissons lanternes, tels dans leur magnificence, qu'ils puissent paraître, et à quel prix! sur la table des plus généreux et plus dignes du pays.

Descendu au rivage et déjà les pieds dans l'eau, il poussa sa barque et s'avança vers le large. Son esquif traçait sur la soie radieuse un long méandre où le feu liquide avivait sa puissance. De part et d'autre de l'avant s'écartaient sous la lune et jusqu'aux sables de la grève des antennes de flammes concentrées qui déplaçaient leur fin cloisonné sur l'émail de la mer, maintenant presque inerte. Dans la phosphorescence du grand chef-d'œuvre, le bateau de Yin Yao Tseu pointait sans crainte.

Et l'homme se pencha vers l'abîme éblouissant. Sa main mouillée se haussa contre ses yeux, tout enflammés. Il la secoua, comme s'il eût senti une brûlure sur sa peau.

Mais la fraîcheur de l'eau lui remontait au coude. Le pêcheur heurta trois fois ses paumes pour écarter de son banc les idées fantômes et mauvaises conseillères. Et il considéra au-dessous de lui, au-dessous de l'eau innocente et sublime, dans la cuve fraîche et rayonnante d'un feu glacé.

Par groupes, et dessinant des ellipses enchevêtrées, les poissons naviguaient pour le seul plaisir de celui qui était venu s'incliner sur le miroir d'or frémissant. Des joyaux vifs s'allumaient ou brisaient leurs rayons sur les flancs ronds et hérissés de piquants qui se couchaient, puis se redressaient, semblables à des lianes incendiées. De gros yeux luisaient et s'éclipsaient. Et le jeu des écailles éveillait, mariait, combinait à l'infini toutes les fulgurances, tous les regards du prisme.

C'étaient les poissons-lumière. Vers leurs flottes fascinantes accouraient en hordes folles les peuples des fonds marins. Les astres nageants traînaient dans leur défilé triomphal, après une escorte de dix mille bulles argentées et emperlées, dix fois dix mille sombres et pauvres poissons de ténèbres, déshérités indignes, et que fascinaient les soleils de l'eau.

C'est donc ici comme parmi mes frères, songea Yin Yao Tseu, avant d'enfoncer sa nasse et de tirer sur les bambous croisés. Nous menons une vie difficile et morne, dans la nuit de tous les jours. A peine quelques écailles brillent sur nous autres, les petits de la terre et de l'intelligence. Mais si du bout du village quelqu'un annonce que le Puissant s'approche dans sa litière, si l'on crie, entre les cabanes et autour du puits : « Voilà le Mandarin, voilà le Poète, voilà le Maître des Pinceaux », on court au-devant de lui, on l'entoure, on le suit. Les hommes ont besoin de faire cortège à ce qui brille et à ce qui est fort. Au passage, ils prennent un peu du reflet des hauts fonctionnaires, ou des grands de l'esprit.

Mors, brusquement, il lâcha la corde et la nasse plongea. Il y eut une fuite éperdue de hordes ardentes,

de minces flèches tout de suite brisées comme l'éclair. L'eau brilla tant et tant, en dessus et en dessous, que le pêcheur ferma ses paupières sans cils.

Mais il savait son métier : il roidit ses muscles et remonta sa pêche.

Quatre blocs de feu tombèrent au creux de la barque. « Celui-là sera pour Li Yong T'ang, le gouverneur; celui-ci pour Hien Tsao Ngen, qui écrit de si jolis poèmes, et cet autre pour Fen Kouang Wou, le peintre, et le dernier pour T'ong Kiao Che, qui a de si riches rizières. »

La barque virait. L'escadre des poissons-lanternes sous la mer avait disparu. Et déjà d'elle-même la proue pointait au rivage.

Yin Yao Tseu, bien content, et fini son métier de pêcheur, redevenait philosophe : « J'apporterai donc aux hommes un peu de lumière, moi aussi. Il est très bien pour un pêcheur de ne point jeter sur le marché que d'obscur ventres de poissons. Je ferai comme fait le bonze quand il parle des lumineuses vertus, comme le peintre qui déploie pour la foule un clair rouleau de rêves peints, comme le sage qui fait jaillir, des textes opaques, la lumière d'une vérité, comme le juge qui éclaire son tribunal avec le flambeau des belles sentences. »

Sur la grève, le pêcheur sauta, joyeux de sa mission qui allait l'enrichir et qui ferait les hommes meilleurs. Il débarqua ses poissons de lumière et, l'un après l'autre, les porta sous son toit.

Et puis il s'endormit près de ces quatre lampes qui brillaient. Les vagues de feu chantaient dehors...

Mais, au jour, le ciel était gris, la mer était noire, et les poissons, sur la planche, étaient pareils à tous les poissons. Leurs écailles décolorées, leurs yeux glauques, leurs nageoires blafardes : tout s'était éteint.

Yin Yao Tseu pleura : « Quand je tenais dans mes mains le prodige de la lumière, pourquoi me suis-je couché sur ma natte ? J'aurais dû proclamer dans le village : « Venez voir, et que vos cœurs soient touchés. » Le mandarin, le maître des rizières, le rimeur et l'homme des pinceaux ne me croiront plus quand je parlerai de ce que j'ai pêché, quand je dirai que ces queues de poissons battaient un océan de feu. Si tu tiens dans tes paumes la vraie loi et la beauté, la sagesse et la merveille, ne te cache pas dans ta maison, éveille tout le monde et dis : « Regardez ! » Maintenant, il est trop tard. Si le sage inspiré n'était descendu de sa montagne qu'au lendemain de la révélation, personne n'aurait prêté foi à ses paroles. Le philosophe qui n'offre que des promesses ne peut que donner à rire et mériter une pierre entre les deux yeux. »

Alors, Yin Yao Tseu prit les poissons morts, et alla les rejeter dans l'eau. Depuis, jamais plus la mer n'a brillé. Le vieux pêcheur, seul, l'a vue si belle. Les hommes — qui dormaient — continuent à vivre dans l'ignorance de la radieuse vérité. Et si Yin Yao Tseu allait sur le marché et disait : « Chacun est marqué, chacun à son heure pour voir, dans la nuit de son cœur et de son esprit, briller la Certitude qui remonte de l'abîme », personne ne douterait qu'il eût perdu le bon sens.

Pascal Forthuny.

COLIFICHETS A LA MODE

Les robes de toile ou de crépon sans la moindre garniture sont extrêmement pratiques pour la campagne. On peut, sans beaucoup de frais, en avoir tout un jeu et, en les choisissant peu compliquées de formes, on les blanchit facilement à la maison. Une ceinture amusante, un col de fantaisie, rappelant souvent la garniture du chapeau, apportent souvent quelque variété. Chez presque toutes les modistes ou lingères on trouve de ces parures violettes où se mélangent les rubans unis ou ouvragés, les toiles imprimées et découpées, les cuirs ou les velours cloutés d'acier et incisés. La parure croquée ici est faite d'un biais de taffetas bleu brodé de perles de porcelaine; des bouclettes de ruban rayé bleu et rouge bordent le taffetas blanc. On fait dans le même esprit la garniture du chapeau, le collier et la ceinture, mais les trois objets peuvent être portés séparément.



Ceinture et collier de ruban bleu

Jeanna Farman.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

TRIBUNAUX

Lombard, Laborde, Garfunkel en conseil de revision

L'affaire des réformés prussiens vient, hier, devant le conseil de revision siégeant au Cherche-Midi, sous la présidence du conseiller Bédorez, assisté du conseiller-rapporteur Couinaud et de trois juges militaires parmi lesquels le colonel Thiébaud, ancien président du 1^{er} conseil de guerre.

L'audience est ouverte, à 2 heures, par la lecture du rapport du conseiller Couinaud. Il conclut au rejet des pouvoirs formules par les docteurs Lombard et Laborde, Garfunkel, Musseau, Roux, Triadou, Giffroy, Anjolet et Weil.

M^{rs} Bailly, avocat à la Cour de cassation, désigné d'office, soutient ensuite le pourvoi du docteur Lombard. Il demande la nullité du jugement parce que celui-ci ne contenait pas la mention essentielle de cette expression juridique : « Jugé en audience publique ». Et il ajoute : « Le docteur Lombard n'étant ni fonctionnaire et les articles du Code pénal ne lui sont pas applicables. »

Puis, M^{rs} Bérard, Jaur Anjolet, et Paul Morel pour les condamnés Roux et Triadou, font argument de ce que la loi du 28 avril 1916 permettant de donner le sursis aux condamnés militaires était volée quoique non promulguée au moment du jugement, demandant que le bénéfice en soit accordé aux inculpés.

Aujourd'hui, M^{rs} Charles Philippe et Duos de La Haille soutiendront le pourvoi de leurs clients Garfunkel et le docteur Fortuné Laborde.

L'affaire Steinberg en appel

L'Allemand Oscar Steinberg a été bien mal inspiré à se pourvoir devant la chambre des appels correctionnels.

Steinberg avait été condamné en première instance à deux années d'emprisonnement. Hier, la cour, présidée par M. de Valles, considérant « la gravité des faits et la part prépondérante » prise par Steinberg dans l'escroquerie visée, élève sa peine à quatre ans de prison, maintient les 3.000 francs d'amende et les 5.000 francs de dommages-intérêts sans préjudice de la restitution demandée. Mme veuve Trésorier voit sa peine de six mois d'emprisonnement confirmée. En ce qui concerne les dommages-intérêts et la restitution à la partie civile, les condamnés sont déclarés solidaires.

Le trafic des billets de métro

A toutes les stations du Métro, des enfants se tiennent à la sortie et sollicitent des voyageurs les tickets utilisés. Une nouvelle industrie est née de ce trafic. Les tickets sont rebouchés et vendus à prix réduits aux abords des gares.

Mme Lévêque, qui s'était ainsi servie de dix tickets qu'elle avait achetés un franc, comparait hier devant la dixième chambre correctionnelle sous l'inculpation d'escroquerie.

Après plaidoirie de M^{rs} Jean Baux, Mme Lévêque a été condamnée à quatre mois de prison avec sursis et 50 francs d'amende.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi d'Espagne a donné à Madrid un déjeuner en l'honneur de LL. AA. RR. l'Infant don Carlos, de l'Infante dona Luisa et du prince don Ramon. Le roi est parti ensuite pour La Granja.

— S. A. I. la grande-duchesse Georges de Russie est partie pour Bournemouth avec sa fille.

BIENFAISANCE

— L'assemblée générale de l'Aiguille française (Vestiaire National), aura lieu sous la présidence de Mme la duchesse d'Uzès née Montmart, demain mercredi 22 juillet, au siège de l'œuvre, 30, avenue Henri-Martin.

— De Bruxelles on annonce que M^{rs} Hélène et Isabelle Gadschall, viennent de léguer à l'Etat belge leur fortune qui s'élève à près de huit millions, toute attribuée à la fondation d'un hospice pour les mariés, d'une crèche et d'une école-orphelinat pour les enfants des marins.

MARIAGES

— Le mariage de M. Félix Alexis-Lahure, fils du président honoraire des maîtres-imprimeurs de France, et de madame, avec M^{rs} Andrea Chereau, belle-fille et fille de M. Edmond Fourrier, commissaire-priseur au département de la Seine, et de Mme A. Chereau, vient d'être célébré en l'église Saint-Philippe du Roule, dans l'intimité.

NAISSANCES

— Mme Eugène Dubart a mis au monde une fille qui a reçu le prénom de Jacqueline.

— Mme Pierre Besine, née Dumaine, a donné le jour à un fils appelé Félix.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Jules Combarieu, inspecteur de l'Académie de Paris, le critique musical bien connu ;

De M. Steeg, médecin-major de 1^{re} classe, mort à Salonique, frère du sénateur de la Seine, ancien ministre ;

Du marquis Scribat de Bous, décédé en son domicile, 26, rue Bayard ;

Du lieutenant-colonel Edgar Parson, officier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-dix-huit ans, père de M. Léon Parson, entré de France ;

De M. Edwin Henry Egerton, décédé à soixante-quatorze ans, à Londres ;

De l'adjudant Cabat, du 1^{er} régiment d'infanterie territoriale, sous-chef au ministère de la justice, mort pour la France, devant Verdun, le 28 juin. Il était fils du conseiller à la Cour de Paris ;

Du lieutenant d'artillerie Robert Saint-Martin, observateur dans une escadrille d'aéroplanes, tué le 29 juin dernier, pendant un vol de surveillance ;

De M^{rs} Marie-Philomène de Jésus, des petites Sœurs de l'Assomption, supérieure de la maison de Clapham, décédée à quarante-quatre ans, à Londres ;

De M^{rs} Charlotte Troucy, fille du commandant et de Mme Troucy, décédée à Granville.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 59
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

En feuilletant les Revues

Dans la *Revue*, M. Norbert Dolez poursuit ses très suggestifs articles sur *Une crise de la conscience anglaise* à propos du service obligatoire.

Il nous montre comment l'opinion anglaise a été peu à peu amenée par les faits à envisager la nécessité inéluctable du service obligatoire.

L'exemple de la France l'y incitait puissamment :

Les Français avaient su renoncer à leur uniforme voyant ! Ils se montraient patients et disciplinés ! Toute cette armée ne touchait pas les fortes payes et n'avait pas toutes les commodités de l'armée anglaise, néanmoins, les hommes ne se plaignaient pas et avaient une fièvre tourmentée ! Leurs chefs étaient vaillants, sans faiblesse et savants sans morgue ! Leur grand chef, Joffre, avait l'air si bonhomme que les Tommy's, dans leurs chansons, le nommaient « good le Joffre », ce bon vieux Joffre ! Et dans cette armée, si nombreuse, toutes les classes de la société se trouvaient représentées : le millionnaire à côté du petit cultivateur, le savant ou l'artiste à côté de l'ouvrier. Et c'était ce mélange, sans doute, qui lui donnait cette cohésion, cette unité, cette force, que reconnaissent eux-mêmes les experts militaires allemands, chaque soldat apportant sa valeur de citoyen dans l'accomplissement de son devoir militaire, les uns s'appuyant sur les autres, les courages tendus vers un but unique, chacun donnant à son voisin le meilleur de lui-même, qui sa force, qui sa patience, qui sa gaieté, tous apportant un peu de soi à l'œuvre commune dans une entente admirable.

Une armée nationale, enfin. Les Anglais traditionnalistes reconnaissent la grande armée de la France avec laquelle ils étaient mesurés. Il y avait cent ans, une armée de soldats que l'on pouvait estimer.

Les Français étaient des alliés loyaux et courageux, cela n'avait jamais fait de doute pour aucun Anglais, mais que ces alliés fussent aussi sérieux, aussi persévérants, aussi calmes, aussi résolu à l'organisation patiente de toutes leurs forces et prêts à accepter toutes les réformes les plus contraires à leurs goûts : en haut, la censure, par exemple ! en bas, la suppression de l'absinthe, cela les surprenait.

Les leçons de choses sur ces empiriques qui ne jugent rien « a priori » et se basent surtout sur les enseignements de l'expérience sont très puissantes. Les Anglais, avec une générosité et une sincérité parfaites, reconnaissent et admirent ces qualités, dont ils n'avaient d'abord pas cru les Français réellement doués. Ils sentent qu'ils pouvaient s'appuyer sur ce grand peuple qui venait de réaliser la continuité d'un pareil effort et chez lequel on sentait désormais d'indéfinissables ressources d'endurance, jointes à une plasticité innée, qui lui permettait les plus surprenantes évolutions.

Le vocabulaire boche s'était introduit dans le vocabulaire anglais. L'appellation de « Poilu » y prit sa place, suivie de ce titre : « Le Gentleman de France ». Le « Poilu » étant reconnu gentleman, la noblesse lui était conférée. L'exemple du poilu devint bon à suivre. Déjà la *Northcliffe Press* avait attiré l'attention du public sur ce que faisaient les Français. On devait lire et entendre bien souvent cette interrogation symptomatique à propos des grands et des petits incidents de la guerre : « Mais comment font donc les Français ? » Bientôt, on dira : « Faisons donc comme les Français ? » Et la conscription, qui rendait l'armée française si puissante, si nombreuse, et vraiment l'image totale de la patrie, cessera peu à peu d'être envisagée comme une servitude bonne pour les peuples inférieurs, incapables de trouver dans l'élan volontaire de la nation les hommes vaillants capables de la défendre.

Le service universel qui rendait les Français si forts ne pouvait pas être une cause d'affaiblissement pour la robuste nation anglaise. L'Anglais, « aristocrate, châteline » (*my home is a castle*), ne devait pas être incapable d'un modeste effort que le « Poilu », le gentleman de France.

Ecole, Tradition, Patrie, trois mots admirables qu'il nous plaît de rencontrer sous la plume de M. Albert Sarraut et qui sont placés par lui en tête de la préface de son livre *L'Instruction publique et la Guerre*. Nous extrayons de cette préface que publie la *Grande Revue* la page suivante où l'ancien ministre étudie le rôle de notre culture classique dans la guerre et l'après-guerre :

Que faut-il donc de plus pour que cette culture classique mûrie, après de telles épreuves, de dominer l'éducation de la Cité ? Nous lui devons d'avoir existé et résisté. Nous avons pu improviser des munitions. Nous n'aurions pu improviser des âmes. Elle nous les a préparées. Est-ce que d'ailleurs elle ne saurait former les âmes d'action et d'initiative dont nous aurons besoin pour la grande tâche de demain ?

Mais à ceux qui paraissent en douter, je ne puis, lorsqu'ils déclament l'ajustement de notre enseignement à des besoins pratiques et utilitaires, que donner une fois encore le conseil d'ouvrir les yeux et de considérer le prodige industriel que la patrie réalise en ce moment. Dans la gigantesque manufacture que la France est devenue, voici qu'en moins de deux ans le labour national a presque égalé les résultats que l'Allemagne paraît depuis près d'un demi-siècle. Quel autre pays a pu, plus rapidement, témoigner d'une aussi étonnante capacité d'improvisation et d'adaptation ? Nos alliés et les neutres eux-mêmes, les plus grands pays de l'industrialisme comme l'Amérique et l'Angleterre proclament leur stupeur émerveillée devant un tel chef-d'œuvre d'organisation créatrice. Et d'où cette magnifique pléiade d'industriels, d'artisans, d'ingénieurs, de commerçants, de constructeurs a-t-elle donc pu tirer les facultés de ce « tour de force » sinon de l'intelligence précise et souple, de la sûreté de jugement, de l'ingéniosité, de la clarté de décision, de l'ampleur et de la lucidité d'observation que confèrent

seules les gymnastiques intellectuelles de la culture classique ?

Dans la *Nouvelle Revue*, M. A. Poindloué, capitaine de vaisseau, étudie les *nouveaux facteurs de la guerre navale*.

Diverses hypothèses ont été émises sur les raisons qui ont conduit l'amiral Scheer à sortir du canal de Kiel.

Couper les communications d'Arkangel avec l'extérieur peut être séduisant, mais inexécutable quand on n'est pas maître de la mer à cause de la distance qui est de 3.348 kilomètres ; l'approvisionnement en combustible d'un navire de combat se divise forcément en trois parties : un tiers pour le voyage d'aller, un tiers pour le voyage de retour, un tiers pour combattre, ce qui rend cette conception invraisemblable.

Protéger le passage de navires de guerre ou de sous-marins par le Skager-Rak n'est pas admissible, puisque ces navires peuvent passer de la mer du Nord dans la Baltique en toute sécurité par le canal de Kiel.

Offrir le combat à la flotte anglaise est une hypothèse démentie par les faits eux-mêmes, puisque dès l'arrivée de l'amiral Jellicoe avec une partie de la Grand-Fleet l'armée navale allemande s'est retirée sur ses bases.

Nous sommes donc conduits à admettre que cette sortie à distance prudente des ports germaniques n'avait pour but que de donner une satisfaction morale au peuple allemand et de prouver aux neutres que les Anglais ne sont pas entièrement maîtres de la mer.

Or, comme l'a écrit le maréchal de Moltke lui-même, en parlant des instructions données au maréchal de Mac-Mahon lors de son départ de Châlons pour le nord-est en 1870, il y a toujours un grave danger à faire intervenir les questions de sentiment public dans les affaires d'ordre purement militaire.

Nous nous contenterons de constater qu'une partie des flottes anglaises s'est dirigée de suite vers l'ennemi dès que son chef, malgré les ruines et les sous-marins, a pu espérer lui livrer bataille.

Que ce que nous pouvions déjà préjuger, après le combat du Dogger-Bank, où le *Lion* fut mis momentanément hors de service par un projectile de 305 mm. ou de 280 mm., s'est réalisé, et que les croiseurs de bataille avec leur puissante artillerie et leur faible protection sont destinés à sombrer quand ils se livreront bataille à moyenne distance, et à fortiori quand ils l'ont dans les mêmes conditions contre les cuirassés.

Il est facile de se rendre compte, en comparant les tableaux des puissances en présence des deux adversaires après le combat, que le rapport des forces ne s'est pas modifié.

ANGLETERRE :

Cuirassés et croiseurs superdreadnoughts (*Queen-Mary*, sombré) : 24 ;
Croiseurs et cuirassés dreadnoughts (*Invincible*, *Intoligable*, coulés) : 15 ;
Cuirassés antérieurs à 1906 : 32 ;
Croiseurs cuirassés (*Defence*, *Black-Prince*, *Warrior*, *Hampshire*, disparus) : 25.

ALLEMAGNE :

Cuirassés et croiseurs superdreadnoughts (*Lutzel*, coulé) : 2 ;
Croiseurs et cuirassés dreadnoughts (*Westfalen*, *Derfflinger*, coulés) : 21 ;
Cuirassés antérieurs à 1906 (*Potsdam*, coulé) : 20 ;
Croiseurs cuirassés : 4.

De la Renaissance :

Il y a en ce moment dans ce beau musée des Arts décoratifs, où l'art de l'homme moderne s'accomplit depuis quinze ans, un concours d'art liturgique — un art qu'on voudrait rénover, puisque, aussi bien, il faut que tout se renouvelle, par là.

— Rénover, mais pas trop, disait Arsène Alexandre. Car enfin s'il est une tradition quelque part, c'est en pareille matière.

Il ajoutait :

— Je n'aime guère ces chasubles où des « modernistes » introduisent des couleurs qui hurlent de leur accouplement. J'ai déjà vu ces couleurs quelque part, dans l'art boche, dans l'art allemand d'avant la guerre. Avez-vous que c'est tout de même violent !

Alors son interlocuteur, qui a de l'esprit, de répondre :

— Oui, ces chasubles feraient bien au mariage de Nijinsky.

Là-dessus, M. Louis Meunier, conservateur du musée, s'en alla, non sans avoir souri de sa propre malice — si justifiée.

A l'Hôpital de l'Ecosse

Une grande manifestation organisée par l'Association Franco-Ecossaise, a eu lieu hier à l'hôpital de la rue de la Chaise, en hommage à l'Ecosse. Un concert fut offert aux blessés français par leurs camarades de la musique de la garde écossaise, sous la présidence de M. A. Balknier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, et en présence de R. Exc. lord Berke of Thame.

Les cornemuseurs et les tambourinaires de l'Ecosse ont donné, dans leurs multiples variations, l'atmosphère même de l'Ecosse, de ses villages et de ses paysages. Une conférence de M. J.-B. Coissac, secrétaire général de l'Association Franco-Ecossaise, faite à la gloire des régiments britanniques et de l'Ecosse, a rappelé ensuite la belle lignée des soldats d'outre-Manche. Quelques mots de M. Emile Roulloux, de l'Académie française, et de M. l'abbé Wetterlé, député d'Alsace, ont souligné tout ce que cet hommage à l'Ecosse et à l'Angleterre avait de particulièrement émouvant au moment de la belle et continue offensive franco-anglaise de la Somme. — M. A.

Les "vient de paraître"

Les étapes et l'évasion d'un prisonnier civil en Allemagne, par JOHN FRANCIS BATTLELIER. (Allinger frères).

On ouvre ce petit volume en disant : « Bah ! encore une histoire d'évasion ! Les Silvio Pellico de la guerre se ressemblent. Toujours des petits bols protecteurs des jours et des nuits sans manger. Enfin... la frontière ! » Pas du tout, c'est, dans le genre, un petit chef d'œuvre, ni plus ni moins. Les aventures de cet Anglais sont poignantes. Il y a dans son récit la matière de trois pièces pour le Grand-Guignol. C'est écrit avec un charme et un talent de conteur. Et tous les épisodes sont d'une qualité nouvelle. Ce M. John F. Battelier doit être bien fier d'avoir vécu ces heures formidables !

L'Allemagne devant l'humanité et le devoir des civilisés, par PELADAN (Fontemoling-de Boccard).

Du haut de ces sphères de forte pensée où l'auteur trouve son milieu véritable et respire toujours à l'aise, nous considérons ici le crime allemand, les erreurs de la Kultur qui envahit la France dès 1810 et qui prétendait continuer. Le terrible et juste procès de l'Allemagne est conduit ici par un juge qui sait toutes les préméditations philosophiques, religieuses, sociales, politiques du coupable. Et, le verdict rendu, M. Peladan nous fournit les moyens de creuser entre le Reichsmann et nous les tranchées morales, politiques et humaines — en tout cas perpétuelles — qui retiendront l'ennemi hors nos murs et nous éviteront sa détestable présence.

La Belgique sous la griffe allemande, par N... avocal près la cour d'appel de Bruxelles. (Fontemoling-de Boccard).

Tous les arbitraires, les caprices tyranniques du vainqueur, ses arrêtés illégaux, contraires au strict droit des gens et aux règles élémentaires de la guerre, la Tudesque en pays conquis, ses mensonges, ses vols, son banditisme, ses sévérités à poing armé : ce superbe panorama d'infamie considéré par un légiste et souligné trait à trait, mais c'est un livre précieux pour instruire sur les façons qu'ont les gens d'outre-Rhin quand ils se proclament les champions du Droit.

Le problème des loyers et ses solutions, par LÉON PARISOT (Perrin et Cie).

Rare vertu pour un ouvrage : celui-ci contient des éléments d'intérêt pour le camp des propriétaires et pour celui des locataires. Réconciliant-ils la Thébaine ? Aura-t-il pour effet que ceux-ci verseront leurs terres et que ceux-là les toucheront ? Ce serait beaucoup lui demander. Mais la grave question que pose le moratorium ne trouve-t-elle point là les solutions que l'on cherche, elle est présentée sous un jour très limpide. Et ce livre peut servir d'utile point de départ pour de nouveaux débats.

L'armée anglaise sur le continent, par RENÉ PEAUX (Eugène Fasquelle).

Ne cherchons pas là un pilloresque excessif, — d'autres s'en chargent, — mais plutôt un témoignage rendu aux efforts remarquables et généralement mal compris de nos alliés. « Les Anglais ne font donc rien ? », disaient quelques Français impatientes, il y a encore peu de jours. On verra là ce qu'ils ont fait et l'on verra la preuve de la constante résolution qu'ont l'Angleterre de contribuer de toutes ses forces à la commune victoire.

A tire d'ailes (carnet de vol d'un aviateur et souvenirs d'un prisonnier), par RENAUD DE LA FRÉAULIÈRE (Plon-Nourrit).

Simple et aimable. Moralité : soyez aviateur, mais ne soyez pas prisonnier. L'horreur des camps d'Allemagne en contraste aux premières pages, allées, joyeuses, libres. L'antithèse ne pouvait que donner une bonne coupe à ce livre, où l'auteur a habillé son alerte et fier récit dans une forme toujours crâne, qui nargue les pires malheurs, à la française !

Le Carnet d'un chasseur à pied, recueilli par son père, GEORGES BEAUME (Lapousse).

Visions de caserne et de bivouac, impressions d'étapes, les écrits d'un paisible rêveur devenu guerrier du soir au matin, des lettres qui accompagnent d'habiles dessins. Le livre d'un combattant ardent bien plus que celui d'un écrivain expérimenté. Et c'est autrement profitable !

France, par CHRISTOPHE NYROP, professeur à l'Université de Copenhague (Larousse).

C'est, au fort de la lutte, venant d'un ami éclairé, un témoignage de confiance et d'admiration bien fait pour augmenter notre espoir et hausser notre fol. M. Jacques de Coussange l'a traduit du danois avec fidélité : hommage à notre pays de liberté, à notre langue, à notre science et à notre littérature, à nos héros, à notre victoire de demain.

Blessé, captif, délivré, par le sous-lieutenant HUBERT DE LARMANDIE (Berger-Levrault, éditeurs).

Réel, vil, simple, loyal, d'une forme modérée quoique nette et péremptoire. L'auteur conte avec ferveur, avec enthousiasme, son départ pour la guerre, ses angoisses lors de la retraite, les tristesses de sa longue et dure captivité, la « torture par l'espérance » qu'il subit pendant vingt jours aux bords du lac de Constance, où il avait été conduit pour être échangé comme grand blessé et où il vécut de terribles heures, sous la menace d'être chaque soir reconduit au sinistre camp de Halle. On goûtera fortement les pages où est retracé avec émotion l'accueil triomphal que fit la Suisse, lors de leur retour, aux blessés français, parmi lesquels figurait M. Hubert de Larmandie.

Le Coupe-Papier.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

« Ce qui manquait le plus aux comédies de Molière comme aux tragédies de Corneille et de Racine, c'était le décor... Je commençais par représenter la saison des Femmes savantes d'après Molière lui-même, puis le dessinateur Brissard, dans la gravure de cette comédie, a peint les choses comme il les voyait... Non seulement je voulais le décor intime, pittoresque, grandiose, mais je mis sur la scène des meubles qui achevaient l'illusion, des meubles de style et de prix... »

Vous croyez peut-être que je rapporte le fragment d'une déclaration de M. Albert Carré lorsqu'il remonta les Femmes savantes le 4 mai 1914. Point du tout; les lignes citées sont extraites des Confessions d'Arsène Houssaye au chapitre sur « la Comédie-Française en 1849 »!

Cette soi-disant rénovation de la mise en scène — car Houssaye, lui non plus, n'a rien inventé; n'avait pas essayé au dix-huitième siècle de mettre en action le récit d'Ulysse au cinquième acte de l'Iphigénie de Racine! — Ce prétendu progrès n'avait séduit ni Samson, ni Provost. Ces deux grands comédiens seraient, je crois, peu charmés de la mise en scène actuelle. Pour moi, elle ne me gêne guère; si elle est inutile, elle demeure discrète, et la décor forme un cadre assez agréable à voir. Il faudrait toutefois corriger quelques fautes dans les évolutions et positions des acteurs.

Les Femmes savantes sont toujours restées au répertoire. Créées sur la scène du Palais-Royal le 11 mars 1672, jouées à la Comédie-Française le 30 octobre 1680, elles ont fourni, de cette date au 23 septembre 1915, le beau total de 1.272 représentations. Jamais la chaîne n'a été rompue et la tradition a pu nous être conservée. Il est donc prudent d'éviter des bouleversements capables de dénaturer ou seulement d'affaiblir la pensée de l'auteur. En principe, je n'aime point que l'on multiplie les allées et venues, les mouvements d'« assis et levé » dans des œuvres de composition aussi sobre que nos classiques, et je goûte encore moins les jeux de scène qui amènent et entassent la plupart des acteurs dans un coin du décor d'où ils sont invisibles à une partie des spectateurs comme on le pratique maintenant pour la lecture des poèmes de Trissotin. Mais surtout ne faites pas de la mise en scène à contre-sens. Au deuxième acte, Martine vient de sortir; Chrysale « éclate ». Autrefois, Philaminte et Bélise se tenant debout, près de la rampe, Chrysale, un peu en arrière, ne voyait pas la visage de sa terrible épouse. Elle se retournait brusquement sur le : « Comment donc? », mais cela ne durait qu'un moment. On a imaginé d'installer Philaminte devant une table, à l'extrême gauche, de telle sorte que son mari reste sous son regard pendant tout le temps qu'il parle! Eh bien! jamais, dans ces conditions, Chrysale n'aurait eu le courage d'aller jusqu'au bout de son discours. Autre erreur : on assied Bélise à l'extrême droite; l'intervalle est si grand entre les deux femmes que Chrysale est obligé d'arpenter la scène dans tous les sens, et le « morceau » d'un si vigoureux effet, lorsque le comédien se ramassant sur lui-même le jette spontanément face au public, presque sans bouger, s'émiette, s'éparpille, s'évapore, en dépit de l'effort de l'acteur privé de ses points d'appui par la mauvaise position de ses partenaires. Qui a inventé le bizarre jeu de scène de la fin de l'acte? Après avoir affirmé :

Et je m'en vais être homme à la barbe des gens

Chrysale, dans la version nouvelle, se dirige vers l'appartement de sa femme; puis, sur le saut, se ravisant soudain, il revient sur ses pas. Molière n'a rien indiqué de pareil; il garde son Chrysale bien décidé, très sûr de lui... jusqu'au « Second-moi bien tous » du cinquième acte. D'ailleurs, pour la plupart des spectateurs, Siblot, l'excellent interprète du rôle, a tout bonnement l'air de se tromper de porte!

Après ces critiques, un compliment : on a eu l'heureuse idée de rétablir et de maintenir un passage essentiel du troisième acte depuis longtemps supprimé; il y a plus de vingt ans que je réclamaient cette restitution; décidément tout arrive!

Pour conclure en ce qui concerne la représentation des classiques, ne cherchez pas « autour », cherchez « dedans ». Des décors, des costumes, des accessoires, on en trouve partout, et n'importe quel régisseur connaissant son métier fait aisément évoluer ses acteurs sur un théâtre. Ce qui est rare, c'est la faculté d'évoquer un passé toujours vivant, seulement endormi dans les pages du livre, en retrouvant sous les mots les sensations de celui qui les écrivit, de ceux qui les traduisaient d'âge en âge. Chaque personnage possède une âme qui se réincarne dans chaque interprète nouveau. Donnez-lui de beaux vêtements, alogez-le superbement, si vous voulez; avant tout, attachez-vous à nous initier à ses pensées, à ses sentiments; découvrez-nous son esprit et son cœur; seul l'art de dire vous en offrira les moyens. Il vous suffira d'ajouter le mouvement qui est à un rôle, à une pièce ou que la circulation du sang est au corps humain, et la réserve du poète avec la collaboration de l'acteur sera devenue une réalité.

Vendredi nous avons reçu Britannicus avec Mme Madeleine Roch dans Agrippine, et l'Été de la Saint-Martin; samedi, les Deux Gloires et On ne badine pas

avec l'amour. Dimanche, en matinée, la Marche nuptiale devant une salle comble; le soir, le Monde où l'on s'ennuie. N'était-ce pas l'occasion de nous montrer Mme Suzanne Devoyod et Huguette Duflos dans la duchesse de Réville et Jeanne Raymond, ainsi que cela avait été décidé lorsqu'on préparait le voyage en Espagne?

Emile Mas.

L'Opéra-Comique. — Rappelons que c'est aujourd'hui que l'Opéra-Comique donne, en soirée de gala, au bénéfice des familles des mobilisés du théâtre, la Tancrède, avec le concours de Mme Maria Kousnezoff, MM. Fontaine, Jean Périer, Belhomme, Azéma; la représentation se terminera par des danses espagnoles inédites, exécutées pour la première fois à Paris par Mlle Kousnezoff, et qui seront une véritable révélation pour le public.

Dernières. — Les Bouffes-Parisiens annoncent les huit dernières représentations de leur succès actuel, Mon Bébé.

Reprise. — C'est ce soir qu'aura lieu, au Trianon-Lyrique, la première représentation (reprise) de l'Opéra-Comique de Lohé et Delacour, le Voyage en Chine, musique de F. Bazin.

Jeu de 13. — Le 13 courant, au théâtre Montcey, reprise de la Vierge de Luthère (Sainte-Geneviève), la belle pièce de M. Auguste Villoray, avec Mme Blanche Dufrène dans le personnage de Sainte-Geneviève dont elle fit au théâtre Sarah Bernhardt une si étonnante création. Le 11 juillet, en matinée, Mme Dufrène dira la Marseillaise.

Ceux qui s'en vont. — M. Henri Kowalsky, pianiste compositeur, qui venait de s'embarquer dans le port de Bordeaux pour aller donner au Canada une série de concerts, est mort à l'hôpital Saint-André, où il avait été conduit à la suite d'une subite maladie.

MARDI 11 JUILLET

Comédie-Française. — A 8 heures, l'Ami des femmes.
Opéra-Comique. — A 8 heures, la Tosca.
Athénée. — A 8 h. 30, Louie. (Dimanche, matinée).
Apollon. — A 8 h. 15, la Mascotte.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 20, Mon Bébé.
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, le Château de la mort lente. (Matinée mercredi, à 2 h. 45).
Gymnase. — A 8 h. 45, la Charrette anglaise.
Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, le Secret de Samson.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue (dimanche, matinée).
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, le Chemineau (mardi, jeudi, samedi, dimanche; matinée dimanche).
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la Flamée (sauf lundi; matinée jeudi et dimanche).
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Veilleur de nuit (Sacha Guitry, Charlotte Lysès); Ou allons-nous ce soir? (Moi, jeudi et dim.).
Renaissance. — A 8 h. 10, l'Hôtel du Libre Echange.
Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, le Voyage en Chine.
Varleté. — A 8 h. 30, la revue; l'Ecole du Piston.
Vandeville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, spectacle de music-hall. Vingt vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, la Bataille de la Somme; le Colonel Rontemps. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
Omnia-Palace. — La Femme de Claude (d'après Dumas fils); Au bout du fil; le Porte-Valise (Prince-Rigadin). Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Communiqués

La légation de Belgique fera célébrer un Te Deum à l'occasion de la fête nationale, le dimanche 23 juillet, à 11 heures du matin, en l'église belge de la rue de Charonne, 181.

D'autre part, un festival sera organisé aux Tuileries auquel prendra part la musique royale du régiment des grenadiers de la reine Elisabeth.

L'œuvre « Le Fusilier marin et le Soldat breton » organisée pour le 14 juillet une grande loterie. Le public parisien, toujours si généreux, est instamment prié de prendre des billets (1 fr. le billet) ou d'envoyer des lots au tirage de l'œuvre, 14, rue Vanneau, Paris (7^e).

Faits divers

Sanglante discussion. — Rue Marmontel, au cours d'une discussion avec plusieurs individus, un garçon boucher nommé Gustave Venoit, âgé de dix-huit ans, demeurant 1, rue Balleroy, a été frappé de deux coups de couteau dont un lui a perforé un poulmon.

Le malheureux a été admis dans un état désespéré à l'hôpital Bichat.

Tombé dans la Seine. — Hier matin, à 8 heures, quai d'Austerlitz, un débardeur, Gustave Perroche, âgé de cinquante-six ans, demeurant place des Boulangers, était occupé au déchargement d'un bateau quand, par suite d'un faux pas, il tomba dans la Seine.

On n'a pu repêcher que le cadavre du malheureux.

La Bourse de Paris

DU 10 JUILLET 1916

Le compartiment le plus animé et le plus ferme de toute la cote a encore été celui de nos rentes, qui s'inscrivent en progrès nouveaux et sensibles : le 3 0/0 passe de 63,50 à 63,75, tandis que le 5 0/0 s'avance de 89,30 à 90,10. Aux emprunts étrangers, l'Extérieure est bien orientée à 98,80 au lieu de 98,50; Russes peu traités : la 1909 fait 81,20.

Banques en hausse : Banque de France, 5.000; Union Parisienne, 640 contre 633; Foncier, 670.

Cuprifères encore indécises : le Rio, cependant, s'améliore légèrement à 1.780.

Chemins de fer clament. Valeurs diverses favorablement disposées : les Omnibus s'inscrivent à 450 contre 443; Suez, 4.435.

En coulisse, peu de modifications. Aux industrielles russes, la Bakou est à 1.400; la Maltzoff à 609; Toulon à 1.099.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,15 1/2; Suisse, 111 1/2; Amsterdam, 215; Petrograd, 182 1/2; New-York, 300 1/2; Italie, 92 1/2; Barcelone, 600 1/2.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GRANDS : 317, Rue de Belleville — Paris
Envoi franco 8 échantillons et 100 Bon-Prima contre 6 fr. 40.

Ayuntamiento de Madrid

LES SPORTS

CYCLISME

Cinquante-trois nouveaux Audax. — Soixante-douze jeunes cyclistes sont partis, dimanche matin, sur le parcours : Vincennes, Meudon, Milly, Auneau, Etampes, Limours, Paris (200 kms), à la conquête du Brevet d'Audax cycliste. Cinquante-trois ont réussi à accomplir la distance en moins de 1 heure. Voici leurs noms :

Fonce, Travers, Guédon, Maillan, Pagnoux, Robertson, Boissière, Herbel, Nolland, Dubou, Gouyon, Thierier, Pigard, Salzeau, Lipp, Luffray, Kraemer, Dubreuil, Le-croix, Croon, Baven, Michaud, Laseau, Fouaux, Blane-Garin, Badaux, Kormann, Lohlan, Bahuchet, Magne, Sévère, Gira, Gérard, A. Grouillot, G. Grouillot, Morgenthaler, Polat, Cartegon, Maurer, Brunel, Carré, Chenevier, Palest, Temporel, Guibou, Geniaux, Berhard, Girard, Laurent, Bétrémieux, Faureaux, Moré Cécil.

GYMNASTIQUE

Le concours de gymnastique de la F.G.S.P.F. — La Fédération Gymnastique et Sportive des Patrimoines de France a mis sur pied, dimanche, en son stade fédéral, à Gentilly, un grand concours de gymnastique. Plus de 31 sociétés et 2.000 gymnastes et athlètes prirent part à cette imposante réunion patriotique et de préparation militaire.

M. Milhouard, président du Conseil municipal de Paris, assistait à la réunion.

Les exercices aux appareils, les mouvements d'ensemble, les concours athlétiques et les pyramides obtinrent le plus grand succès auprès du public composé d'environ 5.000 personnes.

Après une allocution patriotique de M. Michaux, cette belle journée se termina aux accents de la Marseillaise.

M. Delaunay, secrétaire général, donna lecture du palmarès, dont voici quelques extraits : Classement général : U.A. du Chantier; adultes, mouvements imposés : 1. A.S. Bon-Conseil, 2. U.A. du Chantier; catégorie B : 1. Championnet-Sports, 2. E.S. de Saint-Denis, 3. C.S. de Plaisance; catégorie C : La Domrémy; division supérieure : Villa des Olages; 1^{re} division : Aigle de Saint-Jean, Saint-Maurice du Perroux, S.L.G. de Clamart, Saint-Jean des Grésillons. Pupilles : 1. P.A. du Chantier, 2. A.S. Bon-Conseil, 3. E.S. de Saint-Denis, Championnet-Sports, Saint-Jean des Grésillons, etc.

Seine-et-Oise : 1. Saint-Georges d'Argenteuil.
L'organisation fut en tous points parfaite et fait honneur aux organisateurs et à la F.G.S.P.F.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 10 juillet 1916

D'abondantes averse sont tombées samedi et le ciel est resté couvert hier, dimanche, sans pluie cependant et avec quelques rayons de soleil.

Presque personne aujourd'hui à notre Bourse, et pas d'affaires.

L'huile de lin reste cotée 128 francs, sans affaires. Le stock des Sucres est de 24.081 sacs, contre 252.960 l'année dernière. Il arrive toujours peu de sucres et la province en réclame inutilement. Le ministère insiste auprès des raffineries et du syndicat, qui font difficilement face aux besoins actuels.

Pas de variations appréciables aux Halles centrales, bien approvisionnées.

Voici la cote officielle des métaux à Paris : Cuivre en lingots, plaques de laminage, lingots propres au lait et en cathodes, Havre ou Rouen, 335 francs; Etain, détroit Havre, 523 francs; anglais, 511 francs; Plomb, Havre ou Rouen, 85 fr. 50; Paris, 86 francs; Zinc, Paris ou Havre, 145 francs; extra pur, Havre ou Paris, 215 francs. C'est une nouvelle baisse de 30 francs pour le cuivre, de 2 francs pour l'étain, de 6 fr. 50 pour le plomb, et de 70 fr. 50 et 67 francs pour le zinc.

Le même mouvement progressif de baisse a eu lieu à Londres pendant la semaine écoulée.

Les ordres d'achats de cuivre pour l'Europe en couverture des besoins de 1917 faisant défaut aux Etats-Unis, les transactions sont limitées aux demandes modérées de la spéculation, ayant comme contre-partie les offres des consommateurs trop chargés. Aussi les prix sont-ils en baisse constante malgré la réduction de la production mexicaine, et sauf un réveil imprévu des ordres européens on ne saurait prévoir aucune amélioration appréciable de la situation actuelle des cuivres.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Le marché des Soies, à Lyon, jouit d'un bon courant d'affaires, excellent pronostic pour la prospérité de cette belle industrie française qui tire sa matière première en majeure partie de l'étranger. Il est regrettable que nos éducateurs de vers à soie n'aient pas donné à cet élevage le développement qu'il comporte, car il offre un rendement avantageux cette année : il y a qualité et quantité de cocons. Les prix sont moindres de 4 francs jusqu'à 5 fr. 50, ce qui, avec la prime de 60 centimes du gouvernement, fait plus de 6 francs le kilo pour le producteur.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp. 96 1/2, liv. 3 mois 95; électrolytique, 129; étain comptant 173, liv. 3 mois 173 1/4; plomb anglais, 29; zinc comptant 45; argent Ponce 31 g. 1.035, 30 d. 1/4.

Préparation rapide

aux emplois de Comptable, Sténo, Dactylo, etc., par les

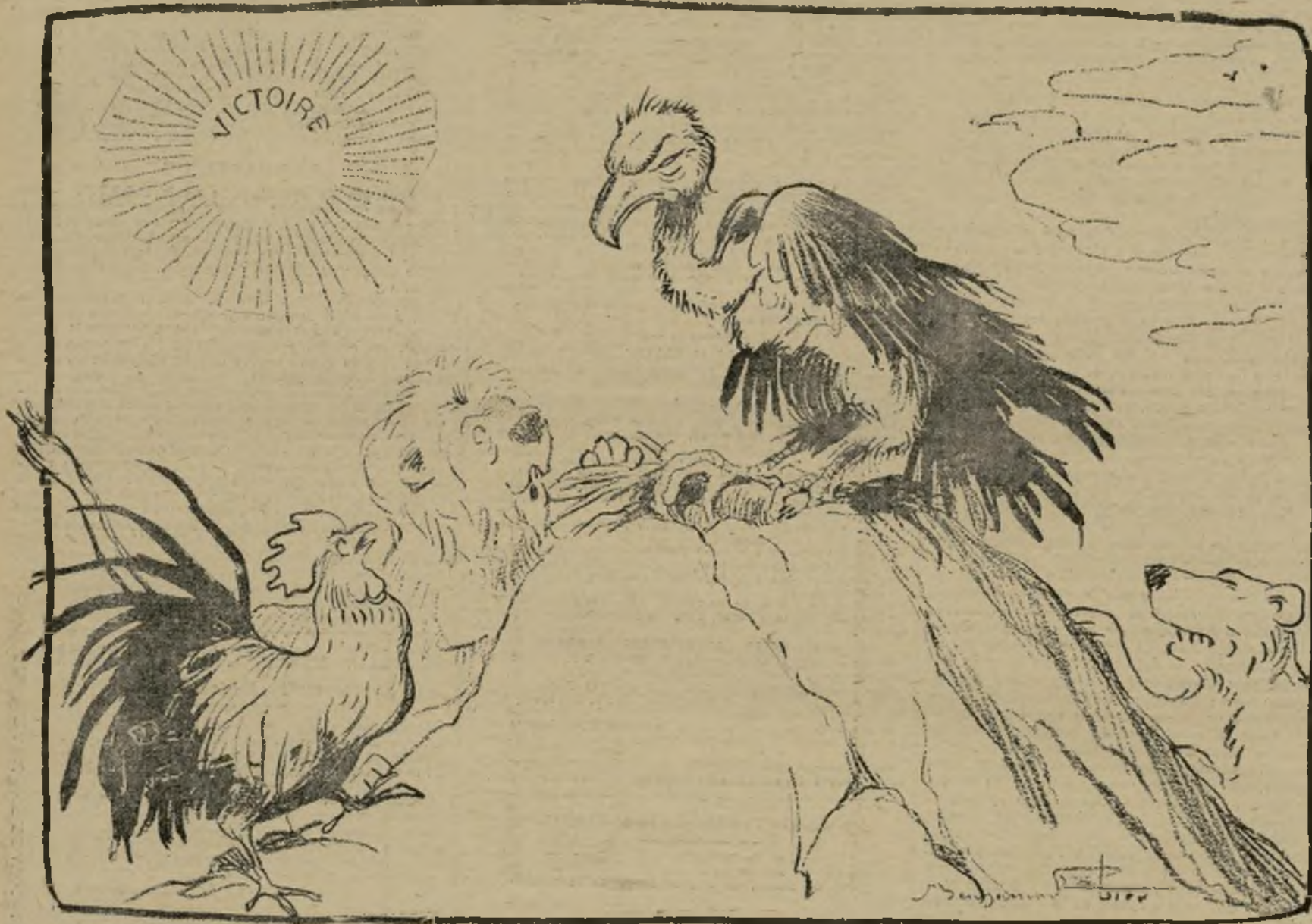
Etabli^{ss} Jamet-Buffereau

les mieux organisés. — Hommes et Dames.

PARIS 14, rue de Valenciennes, 14. NANCY 24, rue de la Liberté, 24. BORDEAUX 17, rue de la Liberté, 17.

L'aire en danger et l'ère victorieuse

par BENJAMIN RABIER



L'AIGLE. -- C'est fini... je ne puis plus regarder le soleil !...

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 11 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XVII

Qui est la suite du précédent

Bradway poursuivit :
— Je comprends que vous voulez bien... Maintenant, dites-moi, vous avez joué la comédie ?
— Assez bien, ma foi...
— Il faudrait jouer le rôle d'un gamin.
— C'est facile !
— Seize ans...
— Je n'en parais pas davantage quand j'en veux...
— Et être groom dans un bar de Charleston.
— Je serai n'importe quoi.
— Vous savez plusieurs langues ?
— Sept... que j'ai apprises en allant en vacances un peu partout... L'allemand, le français, l'anglais, l'espagnol, l'italien, le portugais et quelques rudiments de grec...
— Alors, ça va bien... Tout à fait bien... Vous ferez avec moi du beau travail... pour votre patrie... dans l'ombre, d'abord, et dans la grande lumière ensuite.
Les deux hommes avaient scellé ce pacte d'alliance d'une solide poignée de mains...

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Deux jours après, à New-York, Bradway prenait avec Jack le train pour le Sud et, cinq jours après, mettait le pied sur le quai de la gare de Charleston. C'était un dimanche...

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que Jack Arvinson entra comme groom au *Soleil-Levant*. Durant cette semaine, Bradway l'avait initié à bien des secrets, mais pas au sien...

Jack, fidèle à la parole donnée, ne fit rien pour en savoir davantage.

Tel était Jack Arvinson, dont l'aventure, avouons-le, n'avait rien de banal...

Jusqu'ici, son rôle, il n'avait fait que le répéter en quelque sorte... Le rideau allait se lever sur le drame poignant dont il allait être l'un des plus sympathiques héros.

CHAPITRE XVIII

Qui est encore la suite du précédent

Donc, en quittant Bradway, ce fut à toutes pédales que Jack Arvinson regagna Charleston...

Pour plus de prudence, lorsqu'il arriva aux portes de la grande cité, il se jeta dans un dédale de petites ruelles plus ou moins désertes et dans lesquelles il était sûr de ne rencontrer personne de connaissance.

En quelques rapides tours de roue, il atteignit le quartier chinois.

Avant consulté sa montre, il constata qu'il n'était pas en retard, et, pour reprendre souffle, modéra quelque peu son allure.

Une main invisible sembla guider sa machine vers le haut quartier chinois, là précisément où Li-Pou-Fang, mandarin à boutons de cristal, avait fait bâtir le petit palais où gîtait sa ténébreuse et mystérieuse personne...

Ce petit palais, construit à la mode chinoise, reproduction exacte d'une des plus célèbres pagodes de la troisième enceinte du palais de l'empereur à Pékin, était caché aux regards des profanes par un épais mur de hauts arbres que pré-

cedait une enceinte crénelée, large de deux mètres, rehaussée de casemates, et sur laquelle des serviteurs fidèles montaient une garde vigilante.

Tout autour de ce domaine qui pouvait avoir une demi-lieue de tour, serpentait une voie spacieuse en bordure de laquelle avaient été construites de petites masures réservées à l'usage du personnel important qu'occupait Li-Pou-Fang, sorte de demi-dieu devant qui ses gens s'inclinaient avec un respect mêlé de crainte...

Au delà de la cité chinoise s'étendait le quartier réservé aux fils du Ciel et dans lequel précisément s'élevait le pavillon au rez-de-chaussée duquel s'élevait le bar du *Soleil-Levant*.

Dans ce quartier, peu de gens de race blanche s'aventuraient.

Certaines légendes couraient par la ville de Charleston qui donnaient le frisson à ceux que leurs affaires obligeaient à se rendre chez quelques-uns des ressortissants de Li-Pou-Fang...

Jack Arvinson, lui, n'avait pas les mêmes raisons que beaucoup de ses compatriotes de craindre l'air et les mystérieux recoins du quartier chinois où il était fort connu et où, souventes fois, il s'était promené, fortement intéressé par les détails de la vie de ces étranges petits hommes aux faces rayonnantes d'intelligence, aux yeux pétillants de malice et qui, parfois, dardaient sur l'étranger des regards dévorés de feux ardents et dans lesquels s'affirmait toute la cruauté farouche de cette race de rêveurs et d'artistes vivant de légendes exquises et toujours à la veille de se délecter à la vue de quelque ignoble supplice.

Les mains à peine posées sur son guidon, il se prit à monologuer à part soi :

— Un secret pressentiment me pousse à croire que les caves du *Soleil-Levant*, qui n'est distant du palais de Li-Pou-Fang que d'une centaine de pas, font au plus, doivent communiquer avec les sous-sois de cette mystérieuse demeure... et que c'est chez ce anagot que la bande boche doit se

L'ANIODOL

Le plus puissant antiseptique et microbicide d'après l'analyse de M. Fonard, chimiste à l'Institut Pasteur, le baccin de la théorie antimicrobienne, est aussi bien un antiseptique externe que le désinfectant par excellence du tube gastro-intestinal, où s'élaborent toutes les maladies infectieuses, notamment angine, bronchite, catarrhe des voies aériennes, fluxion de poitrine, eczéma, furoncles, anthrax, gastro-entérites, diarrhées, vers des nourritures, entérites muco-membraneuses, tuberculose, etc.

A l'extérieur, employé en lotions ou en compresses humides sur les plaies de toute nature, coupures, piqûres d'insectes, brûlures, etc., il diminue d'emblée la douleur, fait disparaître l'inflammation et assure la cicatrisation dans le minimum de temps.

Employé en injections chez la femme, l'Aniodol réalise son plus grand désir, qui est de guérir efficacement contre les misères qui en font une éternelle blessée.

Tonique de la muqueuse qu'il déterge, aseptise et raffermi, l'Aniodol opère ici de véritables miracles. C'est, en effet, le curatif le plus certain des maladies de la femme, métrites, pertes, cancer, etc., et son usage hygiénique constant et quotidien en est le plus grand préservatif.

Avec lui, en effet, plus de crainte de maladies intimes; des organes toujours entretenus dans un état d'asepsie parfaite, seule façon de maintenir santé, jeunesse, beauté, même chez les femmes arrivées à l'âge où l'on craint le douloureux réveil du lendemain.

Aussi, quoi de plus précieux que le flacon d'Aniodol, l'ami de la femme, son protecteur, qui « toujours agit et ne nuit jamais », car l'Aniodol n'étant pas toxique ni caustique, peut s'appliquer à toutes doses dans l'eau, sans crainte d'accidents.

Enfin, comme prophylactique pour combattre les dangers de contagion dans les maladies infectieuses : Dèvre typhoïde, fièvres éruptives, tuberculose, l'Aniodol, dans la famille, est indispensable. Les médecins, dans ces cas, l'ordonnent aux personnes qui entourent le malade, de sorte que celui-ci guérit sans que personne soit atteint.

Qui ne voudrait s'assurer contre de telles craintes en prenant chaque jour, à titre préventif, une certaine dose d'Aniodol interne? Poser la question, c'est la résoudre.

Dose pour usage externe : 1 à 2 cuillerées à soupe par litre d'eau ordinaire.

Consulter toujours MM. les médecins.

D^r B. DE CORDEBUE.

L'Aniodol se trouve dans toutes les pharmacies au prix de 3 fr. 50 le flacon pour 20 litres. Renseignements et brochures : 32, rue des Mathurins Paris.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Enlèvement des bagages à domicile au moment des gros départs pour la campagne et les bords de mer. — Comme les années précédentes, l'Administration des Chemins de fer de l'Etat a organisé, pour les époques où se produisent les plus nombreux départs pour la campagne et les bords de mer, un service exceptionnel d'enlèvement des bagages à domicile à prix très réduits : 0 fr. 10 par colis. L'enlèvement a lieu la veille du départ.

Ce service fonctionnera à l'occasion des départs des 11, 12, 13, 20, 26 et 31 juillet, 1^{er}, 12, 14 et 31 août et 2 septembre 1916.

En raison des circonstances, les demandes seront acceptées seulement pour les dix premiers et les 14^{es} et 17^{es} arrondissements et dans la mesure où le service pourra être assuré effectivement en regard aux voitures disponibles.

Les voyageurs désirant faire enlever leurs bagages à domicile trouveront des formulaires spéciaux de demandes dans les bureaux de ville et les gares du réseau à Paris. Les demandes doivent être adressées au bureau spécial de l'enlèvement des bagages, 20, rue de Grammont, où se délivrent également des billets de toute nature.

réunir... Le plus sage serait donc de réussir à rester au bar après sa fermeture, d'essayer de découvrir le secret du fameux casier à bouteilles, de m'aventurer dans la nuit de l'étroit boyau que j'ai aperçu et dans lequel se trouvait l'ombre de Wo-Li-Wo... Et, une fois là, ma foi, à la grâce de Dieu...

« Maintenant, ce qu'il faut aussi, c'est que je me risque dans la fameuse petite impasse... »

« Quelque chose me dit qu'elle n'est pas gardée pour rien par les louches compatriotes de Wo-Li-Wo... »

« Le tout, c'est de pouvoir y pénétrer et qu'on me laisse la parcourir dans toute sa longueur... »

Comme il achevait de prononcer ces mots, — il se trouvait alors dans un étroit boyau large d'un mètre cinquante tout au plus et situé à moins de cinquante centimètres de la fameuse impasse, — sa roue d'avant heurta un tas de pavés, dérapa, et le petit bonhomme, perdant l'équilibre tandis que sa machine était projetée à cinq mètres de là contre le mur opposé, s'en alla donner violemment contre la balustrade en fonte d'une fenêtre presque au ras de terre...

D'un geste instinctif, il se cramponna à l'un des barreaux de cette balustrade qui parut céder sous la pression de ses doigts, et il s'effala sans trop de dommage contre une porte étroite et basse.

Sous le poids de son corps, cette porte s'entre-bâilla, d'abord, puis s'ouvrit toute grande...

Notre Jack disparut dans la nuit du gouffre qui venait de le happer...

Il eut conscience qu'il dévalait un escalier...

Sa tête heurta plusieurs fois le bord des marches aiguës et quasi-tranchantes.

Et, le corps meurtri, il se retrouva, ahuri, au bas d'une vingtaine de degrés et au milieu d'une nuit profonde...

Il resta d'abord quelques secondes, sans penser,

Tous les jours, sauf le Dimanche
Occasions exceptionnelles, magnifiques Affaires à traiter en MEUBLES de tous styles, OBJETS D'ART, toiles, vases, bronzes, lustres, suspensions, marbres, bibelots, etc., et marchandises de toutes sortes garanties sur facture.

SALLES DE VENTE ET ENTREPOTS
4, RUE DE LA DOUANE, PARIS.
Aucune succursale.

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETTIERE
SPIRALE
EXTENSIBLE
La Seule
en
TROIS COURBES
Supprimant tout glissement.
Qualité : Marquise Gr. 2^e Qualité : Marc de rouge.
La Vente dans les Grands Magasins et tous les Maisons de Chaussures, Bonneterie, Sport.
Gros : La Touriste, Paris.

LA HERNIE

et ses conséquences fâcheuses sont infailliblement supprimées par le nouvel Appareil sans ressort de A. CLAVERIE.
Lire le Traité de la Hernie, envoyé gratis et discrètement par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, PARIS.
Applications tous les jours de 9 h. à 7 h. Passages tous les 2 mois dans les principales villes de province (Demandes les dates).

**VIN de
PHOSPHOGLYCERATE
de CHAUX
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT
STIMULANT**
Recommandé Spécialement
aux
**CONVALESCENTS,
ANÉMIÉS,
NEURASTHÉNIQUES,
Etc., Etc.**
Dans Toutes les Pharmacies
VENTE EN GROS :
8, RUE VIVIANNE, PARIS.

Le gérant : VICTOR LAUVBERGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de métrite.

Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou très abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées.

Elles ont été sujettes aux maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migrations, aux Idées noires. Elles ont ressenti des élancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la



Exiger ce portrait

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiène des Dames (1 fr. 50 la boîte).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers. Si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibrome, mauvaises Suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapours, Écoulements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 4 fr. le flacon ; 6 fr. 60 franco. Les 3 flacons franco gare contre mandat-joint 12 francs, adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 286

Vous cherchez à louer

votre **VILLA**
une
pour la saison qui s'avance.

Songez que

Nos PETITES ANNONCES

économiques du mercredi

sont le plus rapide et le moins coûteux des intermédiaires.

Locations	2 fr. la ligne
Pensions de famille	
Villégiatures	de 50 lettres ou signes

la porte était bien fermée, puis l'entre-bâiller, la refermer presque aussitôt, et se retourner pour redescendre...

Il avait eu le temps de constater que le mur, de chaque côté de l'escalier, était de marbre délicieusement veiné de filets roses et vert tendre, que l'escalier était d'ébène et que les contre-marches étaient artistement agrémentées de fines sculptures représentant les fameux dragons de la légende chinoise...

Il vit aussi que la lourde portière était faite de soie rare et merveilleusement brodée...

La niche dans laquelle il se trouvait était éloignée d'œuvres rainures et multicolores...

En se rejetant dans l'ombre de sa cachette, il marmonna :

« Ah ça! où suis-je? et comment vais-je sortir d'ici? »

Le vieux Chinois, après avoir jeté un dernier coup d'œil derrière lui, vint à la portière, la souleva lentement et disparut derrière elle...

Le bruit de ses pas était étouffé par la haute laine des tapis qui recouvraient le sol.

Et ce fut aussitôt et à nouveau la nuit autour de Jack...

Après avoir attendu une dizaine de minutes, il se décida à sortir de son refuge...

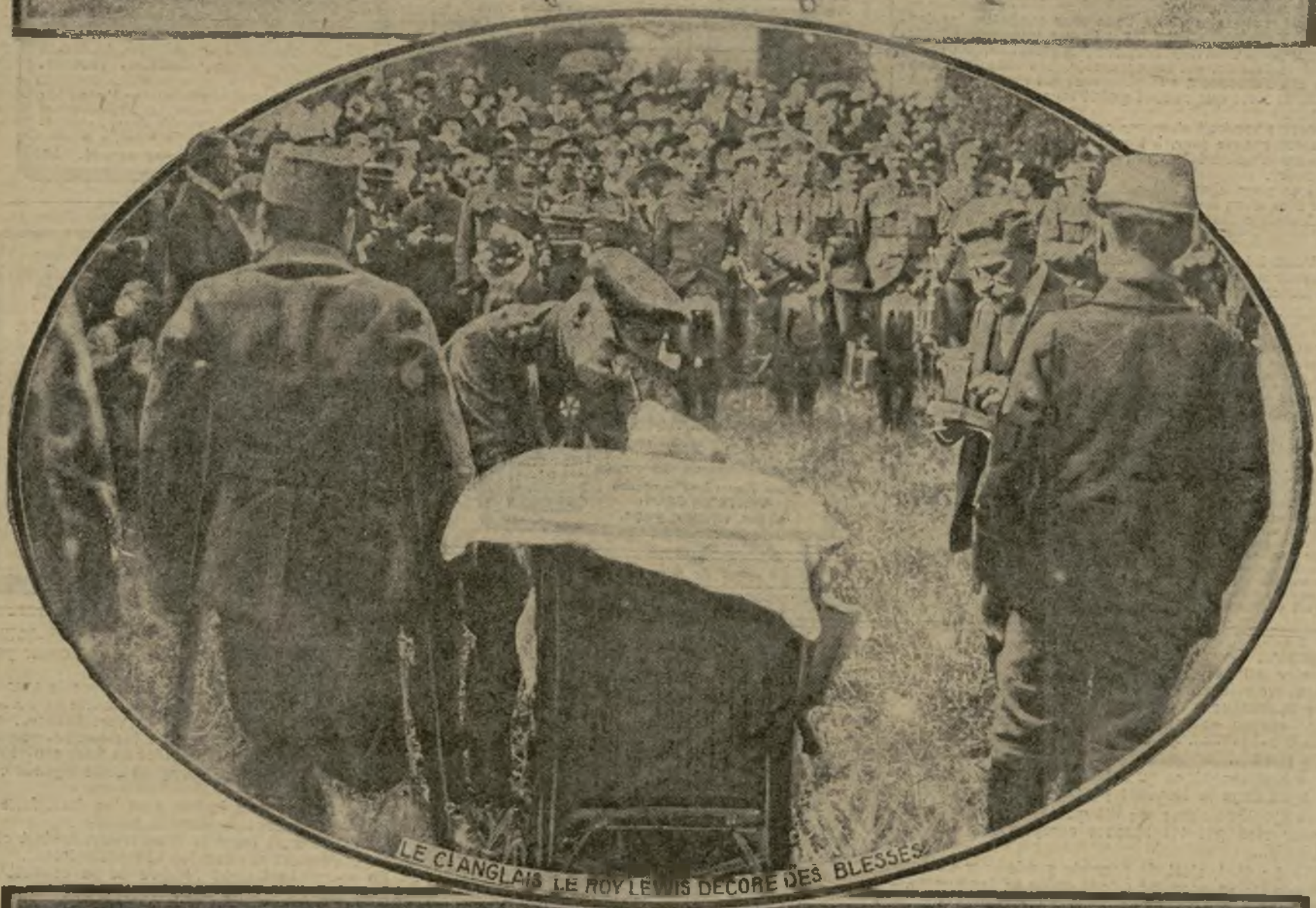
Accroupi à l'entrée de sa cachette, il bredouilla, désagréablement impressionné par le mystère du lieu :

« Le plus simple est encore de sortir d'ici tout de suite, par où je suis venu... J'irais bien faire un tour de l'autre côté de la portière, mais avec ces sacres Chinois on ne sait jamais à quoi on s'expose en s'aventurant chez eux... d'autant que celui-ci ne m'a jamais fait l'effet d'être très catholique, comme nous disons en France... »

Et Jack se glissa dans la direction de l'escalier.

(A suivre.)

UNE FÊTE A L'HOPITAL ECOSSAIS



Hier, après-midi, a eu lieu une importante manifestation à l'hôpital de l'Ecosse, rue de La-Chaise. Le comité « l'Effort de la France et de ses Alliés » avait pris l'initiative de cette solennité où, en présence de personnalités éminentes, ont été remises des décorations par le colonel Le Roy-Lewis, attaché militaire près l'ambassade britannique. La musique de la garde écossaise y a fait entendre les mélodies si caractéristiques des Highlands.